

Denis Boucher

L'abominable homme du Nord



BeQ

Denis Boucher

L'abominable homme du Nord

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature jeunesse*
Volume 3 : version 1.0

Du même auteur, aux Éditions Paulines :

L'odyssée fantastique, 1972.

Justiciers malgré eux, 1972.

Pionniers de la Baie James, 1973.

L'évasion de Ramok, 1975.

Ramok trahi, 1975.

Du même auteur, à la BeQ :

Deux Pee-Wee chez les Pros.

Le trésor du vieux moulin

© Denis Boucher, 2007.

L'unique survivant d'une caravane de pionniers massacrée par des pillards est un bébé de quelques semaines recueilli par les Jasmin. Qui trouvera les auteurs de ce crime abominable ? Un drame poignant pour les membres de cette famille généreuse.

L'abominable homme du Nord

roman d'aventure

pour les jeunes de 10 à 13 ans

1

Direction : Grand Nord

– Drôle d’odeur, hein, tu ne trouves pas, Corinne ?

Roger Jasmin se lève du siège de sa Jeep et, tout en conservant fermement dans ses mains le volant de cette vieille bagnole achetée des surplus de l’armée, observe avec insistance l’horizon Nord. Il fronce les sourcils.

Pas d’erreur, il y a un incendie.

Corinne, sa femme, attire instinctivement contre elle son petit garçon, Maurice, qui somnole à ses côtés. Une impression d’angoisse altère sa physionomie aux traits réguliers que protège contre la fraîcheur nordique un anorak bleu.

– C’est imprudent de nous être aventurés ainsi

tout seuls et de n'avoir pas suivi la caravane de la compagnie, murmure-t-elle.

Roger se rassit sur son siège en grognant de dépit :

– Quand même tu le redirais pour la centième fois, ça ne changerait absolument rien à la situation. Ce n'est pas de notre faute. Des circonstances absolument indépendantes de notre volonté ont fait que nous sommes arrivés une journée trop tard. La caravane était déjà partie.

– Il aurait peut-être mieux valu attendre à Port-aux-Moines ?

– Attendre ! Attendre ! Attendre quoi ? C'est bien beau. Et pendant ce temps-là, les autres travailleurs se seraient adjudés les meilleurs emplacements. J'ai pensé qu'avec quelque chance et en accélérant un peu, nous parviendrions à rejoindre la caravane de ce Guillaume Longpré. Je crois que nous allons la rejoindre bientôt. Demain peut-être. Un peu de patience, je t'en prie.

– En admettant qu'il n'arrive rien d'ici là.

– Voyons donc, maman, répond Julie, leur fille de quinze ans, à quoi bon se faire du mauvais sang ?

– Elle a raison. Laisse donc dormir le petit. Il n'a pas peur lui.

Maurice dort profondément. Son visage pâlot, tacheté de rousseur, disparaît sous sa chevelure blonde. Épuisé par les fatigues de cette interminable randonnée, il roupille, insouciant des inquiétudes qui accaparent ses parents.

Le voyage continue, monotone, à travers la vallée qu'encadrent des collines recouvertes d'arbustes rabougris. Çà et là des pins plaquent des taches sombres sur la verdure. Dans le ciel de juillet, pas un nuage. Un léger souffle emporte vers la Jeep cette persistante odeur de brûlé.

Durant un certain temps, les deux époux ne se disent plus rien. Mais le masque de monsieur demeure soucieux, ses yeux continuant de scruter l'horizon. Il se remémore en effet les avertissements que certains lui ont donnés juste avant de partir de la ville de Port-aux-Moines. La situation n'est pas de tout repos pour les

nouveaux arrivants en territoires autochtones du Grand Nord. Akipatok, le présumé chef des Assiniboyés, a déterré la hache de guerre. Et déjà, bien des malheureux ont été impitoyablement massacrés. Vérité ou simples racontars ?

Les autochtones du Grand Nord québécois, qu'ils soient Assiniboyés, Cris, Abénakis ou Esquimaux, forts de l'appui des autres Indiens du Canada, livrent aux Blancs une guerre sournoise et acharnée, à la suite du rejet d'une injonction pour faire cesser les travaux du Lac Carré. L'intrusion des Blancs sur leurs habituels territoires de chasse, sans permission aucune, l'intransigeance de certains agents du gouvernement, la maladresse et la malveillance de certains individus sans conscience accourus de tous les coins de l'Amérique pour massacrer et dévaliser, les paroles trompeuses des hommes dits civilisés venus profiter de la manne providentielle, tout cela a exaspéré leurs caractères fiers et orgueilleux.

Affectant la soumission dès que les forces de la S.Q. ou de la R.C.M.P. entrent en jeu, ils ne se

privent pas pour déterrer la hache ou le harpon de guerre chaque fois que les circonstances le permettent. Combien de malheureux, croyant trouver dans le Nord l'aisance et le bonheur, ont rencontré la mort sous leurs coups ou aux mains d'autres forbans de tout acabit. Leurs os blanchis et nettoyés par les loups gisent au hasard dans les montagnes.

Jouant le tout pour le tout, Roger est parti quand même. Ruiné à la suite de trop hasardeuses spéculations, il a quitté Val-Brillant, son village natal, et a décidé d'aller chercher fortune dans ces lointaines régions nordiques où le gouvernement entreprenait la construction d'une centrale nucléaire. Il a résolu d'aller grossir les rangs des grands constructeurs du monde.

De haute stature, le visage osseux, il n'a que quarante ans et, pourtant, des soucis de toutes sortes ont ravagé ses traits. Des fils d'argent se détachent dans sa chevelure bien fournie.

– Tu ne vois rien, Roger ? Pas de fumée ?

Craignant de réveiller Maurice, elle a parlé à mi-voix. Petite et frêle, un peu plus jeune, elle

forme un contraste frappant avec lui, véritable colosse qui fait naître au premier abord une impression de force, de puissance et d'entière confiance en soi.

– Toujours pas de fumée en vue mais cette maudite odeur persiste.

Il aspire à plusieurs reprises la brise très douce qui vient lui caresser le visage. Il a beau regarder, pas la moindre colonne de fumée à l'horizon. Les deux époux ne sont d'ailleurs pas les seuls à manifester de l'inquiétude. Depuis un moment déjà, le chien, Cartouche, dresse les oreilles et regarde avec insistance en direction Nord.

– On dirait qu'il redoute un danger venant de ce côté-là, fait remarquer Julie.

Devant la Jeep, la route de terre battue se prolonge, sillonnée de profondes ornières creusées par les véhicules de la caravane. Les traces de pneus sont même fraîches et laissent espérer qu'ils ne tarderont pas à rejoindre ceux qu'ils ont si malencontreusement manqués au départ.

– Peut-être les Indiens... hasarde madame Jasmin inquiète.

– Les Indiens ? Je ne pense pas. Ils ne se seraient pas attaqués à un groupe aussi important, répond Roger en haussant ironiquement les épaules. Sois-en bien persuadée. Ils auraient plutôt érigé des barricades pour bloquer les routes et négocier. C'est ça qu'ils auraient fait. La caravane est composée de solides gaillards bien intentionnés et est dirigée par des guides qui connaissent parfaitement la région. Donc aucun problème de ce côté.

Corinne, rassurée, n'insiste plus. Elle serait cependant plus inquiète si elle pouvait deviner les sombres pensées qui accaparent depuis un moment l'esprit de son mari. Tout en affectant la plus entière sérénité, Roger ne peut s'empêcher de songer aux sanglants massacres qui se sont déroulés au cours des dernières semaines sur ces territoires. Les médias en ont fait mention à quelques reprises. Un malaise s'empare de lui à la pensée que pareil destin pourrait être dévolu à sa famille. Un frémissement secoue tout son être

quand il se représente sa femme et ses enfants assaillis par les Indiens, ou les Esquimaux, ou les Blancs, toujours avides et envieux. Cependant il croit en la Providence et espère arriver à bon port avec les trois seuls êtres aimés qu'il a sur terre.

– Allô papa !... Arriverons-nous bientôt ?

Maurice s'arrache de l'engourdissement qui l'immobilisait depuis un bon moment. Le garçon, extirpé de ses rêves par un cahot plus violent que les autres, écarquille les yeux et interroge le conducteur.

– Oui, oui, rassure-toi. Nous arriverons... Quand le soleil aura disparu à l'horizon, nous nous arrêterons pour camper. Il y a par là une petite rivière qui serpente et qui nous permettra de nous désaltérer un peu.

– Dis, papa, qu'est-ce qui sent si mauvais ?

L'enfant se lève du fond de la Jeep, se dresse derrière son père, se pince le nez en faisant la grimace.

– On dirait qu'il y a un feu, insiste-t-il.

– Rassure-toi, ce n'est rien. Sans doute un feu

que la caravane de Guillaume Longpré a allumé et qui achève de se consumer.

La caravane ! Les prunelles du garçon s'allument quand il entend prononcer ce mot magique.

– Nous allons la retrouver ce soir, la caravane de monsieur Longpré ?

– Pas ce soir, mais demain sûrement.

Maurice fait la moue. Comme il lui tarde de se sentir mêler à la petite colonie qui les précède ! Là, au moins, il trouvera quelques camarades pour jouer. La randonnée devient monotone à mesure que les jours passent. Papa et maman ne disent rien la plupart du temps et souvent ils regardent avec insistance vers l'horizon, comme s'ils redoutaient un danger. Parfois la main du père se porte vers la carabine qu'il conserve auprès de lui, à la portée, sur son siège. Maurice l'a vu faire au moins deux fois depuis hier.

– Demain, maugrée madame Jasmin... Pourvu que les Indiens ne nous attaquent pas avant.

– Voyons donc !... S'ils avaient voulu nous

attaquer, ils l'auraient déjà fait.

Roger s'efforce de rassurer sa compagne et ses enfants. C'est que, pour Corinne, les Indiens, c'est pire que Barbe-bleue et les Esquimaux, pire que Croquemitaine. Combien de fois ses cauchemars ont été hantés par l'évocation de ces démons qui massacrent les gens paisibles en poussant des cris épouvantables, comme dans les films américains. Elle s'imagine encore les scènes horribles du massacre de Lachine, qu'on lui a racontées à l'école du village, dans le temps...

Préjugés solidement ancrés et qu'on ne réussit pas à chasser du jour au lendemain. Surtout en ce moment.

– Priez le Bon Dieu, mes enfants, fait-elle, très douce, et les Indiens ne viendront pas.

Elle joint les mains aussitôt et ses lèvres remuent. Suivant le conseil de leur mère, les deux enfants prient le Souverain Maître. Mais Julie, l'aînée, oublie vite les Peaux-Rouges et demande :

– Dis, papa... Que ferons-nous quand nous aurons rejoint la caravane ?

– Eh bien !... Nous les suivrons jusqu'au Lac Carré et redus là...

– Que ferons-nous alors ?

– Nous chercherons un terrain et...

– Nous construirons une maison ?

– Peut-être... Sinon, nous en louerons une. Tout un village existe déjà là-bas et un bon choix de maisons nous attend. Je travaillerai à la centrale nucléaire, ou dans une mine, ou dans un bureau du gouvernement.

– Oh ! Ce sera amusant, dit Maurice.

– Et je pourrai t'aider ? demande Julie.

– Quelle question !... D'ailleurs le travail ne fera jamais défaut et tu auras toutes les occasions de nous aider, à ta mère et à moi.

– Et moi aussi ? ajoute Maurice.

– Bien sûr ! Bien sûr !

Le garçon, ravi par cette perspective, sourit. Tout à coup, sa physionomie se fige. À peu de

distance, un hurlement vient de se faire entendre.

Il dit :

– Grand Dieu !... Les Indiens !

– Mais non, ce ne sont pas les Indiens, précise Julie en lui mettant une main protectrice sur l'épaule. C'est un loup qui vient de hurler non loin. Décidément, tu es bien peureux pour un garçon de ton âge.

Le père, lui, ne dit rien. Son regard fouille de nouveau les alentours avec inquiétude. Une fois encore, dans la même direction, le hurlement se reproduit. Serait-ce un signal ? Il n'ignore pas que les Indiens savent imiter à la perfection les cris d'animaux les plus divers. Et cette odeur de brûlé qui se fait de plus en plus forte à mesure qu'ils avancent vers le Nord.

Pour ne pas effrayer le plus jeune, la mère ne dit pas un mot. Toutefois, elle se sent, elle aussi, obsédée par un sinistre pressentiment. La certitude qu'un danger plane tout près de là se fait chez elle de plus en plus impérieuse. Maurice s'aperçoit de son attitude craintive :

– Qu’as-tu, maman ? Tu as peur ?

– Mais non, voyons, ce n’est rien.

Un grognement qui provient du fond même de la Jeep fait tressaillir les voyageurs. Émergeant de dessous des couvertures, Cartouche vient d’apparaître, les oreilles dressées. Il gronde, les yeux fixés dans la direction des hurlements.

– Cartouche n’aime pas les loups, maman !

Corinne étend la main en direction du chien, son vieil ami. Sa main fine caresse son poil hérissé. Mais l’animal, qui d’ordinaire est sensible aux caresses de sa maîtresse, se remet à grogner de plus belle.

– Allons ! Plus vite ! suggère-t-elle.

Roger appuie un peu plus sur l’accélérateur. S’arrêtant de gronder, le chien hurle maintenant.

– Veux-tu te taire imbécile !

Exaspéré il ordonne silence à l’animal. Durant quelques instants, le chien se tait puis il reprend son lugubre concert. Les menaces de son maître demeurent impuissantes à le faire taire.

Le soleil tombe de plus en plus ; le ciel rougeoyant se mire dans la rivière que longe maintenant la piste. La Jeep continue d'avancer à bonne allure. Ses quatre occupants ne disent plus rien. Mais un malaise les obsède tous.

Le ciel s'empourpre des derniers rayons du soleil couchant quand, soudain, Roger laisse échapper une sourde exclamation. À moins d'un kilomètre au devant d'eux, il aperçoit quelques vagues colonnes de fumée.

– Ça alors !... Rejoindrions-nous déjà la caravane ?

Guillaume Longpré et ses gens ont dû avoir établi leur camp à cet endroit. Et de nouveau il surprend encore des hurlements de loups. Cette fois, Cartouche ne peut plus contenir son impatience. Bondissant hors de la Jeep, il saute à terre et, flairant le sol, disparaît derrière un repli du terrain, suivant les pistes laissées par le passage récent de la caravane.

– Cartouche ! Cartouche ! Veux-tu revenir !
crie Maurice.

Inutile. Le chien ne reparaît pas et les appels répétés du maître demeurent aussi infructueux que ceux de Maurice. Le cœur serré, Roger ne cesse plus d'observer devant lui. Loin d'arrêter son véhicule, il continue de pousser en avant, impatient de se sentir enfin fixé et de connaître la vérité.

Une ligne de jeunes saules se dresse maintenant entre la piste et la rivière. Les branches minces et les feuilles en forme de pointes de lances se découpent sur le ciel pourpre avec netteté. Les hurlements des loups ont cessé subitement. Tout autour, c'est maintenant le silence, un silence lourd de menace. Rien n'apparaît dans le décor immobile. Le vent léger qui soufflait tout à l'heure vient de tomber, mais l'odeur de brûlé persiste plus que jamais.

Et bientôt, après avoir longé une butte, la Jeep parvient dans un espace assez vaste compris dans une sinuosité de la rivière. Un spectacle horrible s'offre alors aux regards des quatre voyageurs.

Des chariots, des remorques, des 4x4, des Jeep, des camions, sont éparpillés ici et là et

achèvent de se consumer, les roues en l'air. De certains il ne reste qu'une simple carcasse noircie d'où s'échappe une fumée acre qui prend à la gorge. Avec de grands battements d'ailes, de gros oiseaux noirs s'envolent de toutes parts, effarouchés par l'apparition des arrivants.

– Les charognards ! vocifèrent Roger

Le voyageur devine maintenant l'horrible tragédie qui s'est jouée là. Ces chariots, ces véhicules et ces camions appartiennent à la caravane de Guillaume Longpré. Les corps nombreux qu'ils aperçoivent, éparpillés sur le terrain, ne sont nuls autres que les sanglantes dépouilles de tous ces gens qui avaient quitté, pleins d'espoir, Port-aux-Moines, quelques jours auparavant. Ils gisent là, dans les poses où la mort les a surpris. La plupart sont dévêtus. Aussi Roger n'a pas de peine à comprendre le mobile de cet abominable carnage.

– Les Assiniboyés ? fait Corinne en se tournant vers son mari.

– Sais pas... Mais pourquoi toujours accuser les Indiens ? Nous ne sommes plus au temps de la

colonisation du Far-West, ma femme, et tu regardes trop de fils de cow-boys à la télévision. Les « maudits sauvages » qui ont fait ça sont peut-être aussi blancs que toi et moi.

Immuable et muette d'effroi, elle se tait. Les deux enfants sont pétrifiés. Tout près de là, Cartouche, qui s'est arrêté auprès des premiers véhicules détruits, hurle à la mort.

Monsieur Jasmin a arrêté son véhicule. S'emparant de sa carabine, il saute lestement en bas de son siège. La mère et les deux enfants veulent suivre mais d'un geste il les incite à demeurer dans la Jeep. Puis il avance à travers le champ de massacre.

À la senteur persistante de fumée se mêle maintenant celle plus fade et écoeurante du sang. De larges flaques souillent le sol à certains endroits. Des cadavres partout, mais il est facile de se rendre compte que les caravaniers ne se sont pas laissés massacrer sans opposer à leurs sauvages adversaires une héroïque résistance. Ils n'ont succombé qu'écrasés sous le nombre. Quel massacre !

Nulle part, cependant, Roger ne remarque de corps d'Indiens ou d'Esquimaux. Les massacreurs sont peut-être blancs ou se sont éloignés en emportant, en plus d'un immense butin, leurs morts et leurs blessés.

Où se trouvent-ils maintenant ?... Dans les collines ?... Quelques-uns sont peut-être demeurés dans le voisinage immédiat ?...

Angoissé par une telle possibilité, il s'arrête, le doigt sur la gâchette de son arme. Il promène un long coup d'œil autour, prêt à tirer s'il surprend une ombre suspecte.

Un survivant

De légers frôlements se produisent à peu de distance sur la droite. Roger Jasmin, méfiant, épaule son arme. Il se ravise aussitôt. Ce n'est qu'un loup qui s'enfuit, dérangé dans son macabre festin.

– Sale bête !

Il reprend sa marche vers le charnier. Un peu partout des véhicules achèvent de brûler dans un amoncellement de tôle tordue. Les caravaniers se sont faits attaquer pendant qu'ils campaient au bord de la rivière. Des squelettes de tentes et des lambeaux de toiles le démontrent bien. La lutte a dû être acharnée : des blessures hideuses ensanglantent les corps mutilés.

Malgré cela, aussi loin que ses regards

peuvent porter, il n'aperçoit pas la moindre arme. Les pillards ont tout raflé : outils, carabines, pistolets, couteaux, ustensiles de cuisine. Il a beau prêter l'oreille, il ne perçoit aucun appel au milieu de ce camp de mort. Tous les malheureux ont succombé et les scélérats se sont empressés de massacrer impitoyablement les blessés avant de s'éloigner, une fois leur horrible méfait accompli. Ils ne voulaient sans doute pas de témoins gênants.

– Un acte aussi abominable mérite un châtement exemplaire ! murmure-t-il en serrant rageusement les poings.

– Nous pouvons remercier le Seigneur, Roger. Que serions-nous devenus tous les quatre, si nous nous étions mêlés à la caravane ?

Il se retourne, arraché à ses tristes pensées. Il aperçoit alors sa femme et ses deux enfants qui, épouvantés par le tragique spectacle, sont venus le rejoindre. Le décor qui les entoure semble appartenir au monde du cauchemar. Leurs yeux écarquillés fixent les corps immobiles et sanglants. Les oiseaux de proie, rassurés par

l'attitude pacifique des arrivants, s'en reviennent vers le charnier avec de grands battements d'ailes, prêts à reprendre leur festin un moment interrompu.

La femme s'agenouille, aussitôt imitée par les enfants et son mari. Ils se signent puis le père murmure :

– Prions pour tous ces pauvres gens dont nous avons failli partager l'horrible sort. Qu'ils reposent en paix !

– Amen, répondent les autres.

Ils demeurent ainsi, immobiles et recueillis, plusieurs minutes. Julie ne dit rien, trop impressionnée par la scène. Maurice a joint les mains mais ses regards se portent vers les corps rigides qui jonchent le sol de toutes parts. Hommes, femmes, enfants sont unis dans la mort. Puis les parents se signent à nouveau.

Ils se mettent à parcourir ensemble le champ du carnage dans l'espoir d'y découvrir un vivant, le secourir, le sauver. Mais hélas ! Ils n'aperçoivent que des cadavres. Le chien va et

vient, furetant, inspectant attentivement le sol, flairant les corps.

– Je crois malheureusement, dit le père, que nous n'avons rien à faire ici. Nous ne sommes pas assez nombreux pour ensevelir tous ces corps. C'est une besogne qui demanderait plusieurs jours et il est inutile de nous exposer à notre tour à être massacrés par ces « maudits sauvages » qui rôdent peut-être encore dans les parages. Allons ! Il faut partir.

Silencieux, et résigné, le groupe s'apprête à rejoindre la Jeep quand, tout à coup, le père se redresse. À moins de cent pas de là, du côté de la rivière, des aboiements répétés se font entendre.

– Cartouche !... C'est cartouche ! s'écrie Maurice.

– Il y a sûrement quelque chose d'anormal, ajoute Julie inquiète.

– Bah !... Quelque coyote ou bien un loup que la brave bête aura surpris, conclut Roger pour rassurer ses enfants.

Il éprouve toutefois quelque appréhension. Les

aboiements continuent de plus belle. Il se décide à aller voir, carabine en main, l'œil bien ouvert.

– Attention, papa ! fait Maurice ; si c'était un bandit !

Mais le père ne semble pas avoir entendu. Accélérant son allure, il avance, prêt à tirer, enjambant ou contournant les cadavres. Immobiles et méfiants, Corinne et les deux enfants le regardent s'éloigner.

Il commence à faire sombre. Arrivé à la ligne des saules qui bordent la rivière, il se rend compte que Cartouche s'est posté auprès d'un des arbres. Dans les branches, une ombre apparaît, immobile dans l'obscurité. Il ne s'agit pas d'un Indien mais d'un animal et, comme les loups ne grimpent pas aux arbres, il cherche à savoir de quoi il s'agit. Intrigué, il s'arrête. Les prunelles de la bête étincellent. Elle attend, repliée sur elle-même, pendant que le chien tournoie autour de son refuge en aboyant.

– Un raton laveur ! s'exclame Roger.

Surpris sans doute par l'arrivée de l'homme, il

s'est empressé de déguerpir et de chercher refuge sur un vieux saule au tronc noueux. Il épaule son arme et met l'animal en joue, visant entre les deux yeux brillants mais, au moment de presser la gâchette, il se ravise. Pourquoi le tuer ? Puis songeant aux assassins ou autres forbans pouvant encore s'attarder dans les parages, il se dit qu'il serait imprudent de tirer et d'éveiller ainsi l'attention d'un adversaire implacable. Un coup de feu s'entend de loin dans les montagnes.

– Allons, Cartouche, viens-t-en, commande-t-il d'un ton sec.

Le chien obéit à contrecœur. Laissant le raton laveur immobile sur son perchoir, il s'en vient, tête basse, vers son maître.

– Bon chien ! Bon chien !

Cartouche est bien docile. Toutefois, au lieu de suivre son maître, il se dirige vers un bosquet tout proche et, à peine a-t-il disparu de la vue de son maître, qu'il reprend ses aboiements avec vigueur. De plus en plus intrigué, Roger esquisse encore quelques pas. Une exclamation de stupeur lui échappe quand il entend des pleurs se mêler

aux aboiements du chien.

– Vessie-de-porc !... Un enfant !...

Le chien s'est arrêté auprès de la forme blanche et vague qui remue un peu. Au clair de lune, il reconnaît qu'il s'agit d'un tout petit enfant. Alors, abandonnant toute méfiance, il passe son arme en bandoulière, s'approche et se penche. Le chien a cessé d'aboyer et le raton laveur a disparu.

– Bon chien ! Bon chien !

Roger prend l'enfant dans ses bras.

– Toi, on peut dire que tu as de la chance.

Mais l'enfant, loin de paraître rassuré, se remet à crier. Cartouche le considère et le flaire avec insistance. L'intelligent animal semble tout fier d'avoir alerté son maître et écarté le péril qui menaçait le pauvre petit être sans défense.

– Allons, ne pleure pas ! Je ne veux pas te faire de mal ; bien au contraire, chuchote Roger en le berçant tendrement.

Il s'y prend assez maladroitement et sa grosse voix ne parvient pas à l'apaiser. Le petit agite les

bras et se raidit dans ses vêtements humides.

– Qu’est-ce qui se passe ? demande Corinne qui, inquiète par l’absence prolongée de son mari, s’est aventurée avec les deux enfants.

– Il se passe tout simplement que je viens, grâce à Cartouche, de découvrir l’unique survivant de la caravane.

– Un survivant !... grand Dieu !... s’exclame la mère.

– Un bébé ! ajoute Maurice, tout surpris.

– Un garçon, spécifie le père. Ça ne compte que quelques semaines et ça fait du tapage comme dix. Tiens ; prends-le. Peut-être que tu pourras mieux que moi le consoler. Je n’y parviens pas. J’ai sans doute perdu l’habitude.

– Qu’il est mignon ! Il n’est pas malade au moins ? dit la mère en prenant l’enfant.

– Il doit avoir faim, ajoute Julie qui se hausse sur la pointe des pieds pour mieux voir le bébé.

– Nous allons l’amener à la Jeep, déclare le père. Il convient de parer au plus pressé. Il doit avoir faim en effet.

– Je me charge de lui, murmure Corinne toute attendrie. C’est la Providence qui l’a placé sur notre chemin.

– Nous ne l’abandonnerons pas, ajoute Julie consciente de ses responsabilités.

– Nous en prendrons soin comme s’il était notre propre enfant.

Madame Jasmin se sent maintenant trop émue pour continuer de parler. Elle a les yeux tout mouillés. Et comme la brise se remet à souffler, très fraîche dans cette région nordique, elle dit :

– Vite, retournons ! Il pourrait prendre un coup de froid. Ses petites mains sont glacées.

À la hâte, précédés de Cartouche, ils retournent à la Jeep. Tandis qu’ils traversent de nouveau le terrain jonché de cadavres, Roger s’arrête un instant, pensif :

– Où sont ses parents ?... Si seulement on pouvait savoir... Sont-ils Esquimaux ?... ou Indiens ?... ou Québécois ?...

Hélas ! Cet enfant, découvert dans de si étranges et si tragiques circonstances, demeurera

toujours un inconnu. Nul ne pourra connaître ses véritables origines. Ses père et mère sont-ils parmi les malheureux qui gisent tout près ? Mais les cadavres sont si nombreux que la solution du problème reste inextricable. Peut-être ses parents ont-ils été emportés par leurs congénères après le combat... Un déconcertant hasard a permis au pauvre petit d'éviter le lamentable sort des siens. Le raton laveur, ou un loup, l'a sans doute entraîné assez loin, en jouant. Dès lors, nul ne pourra savoir son nom, ses origines, sa race, ni obtenir quelque éclaircissement permettant de retrouver ses parents. Bien que... il semble être de race blanche.

À peine le petit groupe a-t-il rejoint la Jeep que monsieur Jasmin songe aux mesures de précaution qui s'imposent :

– En voiture ! Vous vous occuperez du petit pendant que je conduirai. Il serait imprudent de nous attarder plus longtemps dans ces passages.

Cartouche suit tout près du véhicule en gambadant allègrement. Son attitude paisible rassure le conducteur. Si des rôdeurs se

trouvaient dans les environs, ils éventeraient certainement leur présence. Contournant le champ du massacre, il attarde son regard sur ce décor de désolation où s'abattent déjà les oiseaux de proie, impatients de continuer leur festin. Il éprouve à ce moment un lancinant serrement de cœur à la pensée d'abandonner ainsi tous ces corps sans sépulture. Mais hélas ! La plus élémentaire prudence lui commande cette abstention. Sans doute, un de ces jours, des troupes organiseront contre ces bandits une expédition de représailles. Mais cela ne ressuscitera pas Guillaume Longpré et ses infortunés compagnons de voyage.

Pas un instant par la suite, il ne pense aux dangers qui l'attendent encore avant qu'ils atteignent la lointaine région du Lac Carré. Du fond de son cœur, il remercie la divine Providence de l'avoir épargné, lui et les siens.

Il fait presque aussi clair qu'en plein jour. La lune monte à vive allure. Enfin, soucieux de faire reposer sa famille, Roger s'arrête au pied d'une colline qui domine la rivière. Dans la Jeep,

l'enfant a cessé de pleurer. Corinne a trouvé de quoi apaiser sa faim : du bouillon assez clair qui, à défaut de lait frais, constitue une nourriture assez substantielle. Apaisé maintenant, le petit dort calmement dans les bras de Julie.

Les Jasmin mangent à la hâte et, tandis qu'ils reprennent leurs forces, Cartouche continue de monter auprès d'eux une garde vigilante. À aucun moment le vaillant animal ne donne l'alerte. Tout demeure tranquille aux alentours. Les assassins, sans doute pressés de partager leur important butin, sont probablement retournés à leurs cabanes. Ils ne se soucient plus de guerroyer contre les nouveaux venus, la crainte d'inévitables représailles les contraignant à se replier vers des régions plus éloignées et plus sûres, pour un certain temps.

Corinne ne songe guère à prendre du repos. La présence du bébé accapare toute son attention.

– Comment allons-nous l'appeler ? hasarde-t-elle, rompant le silence qui s'appesantissait depuis un moment.

– Nous ignorons son vrai nom, murmure

Roger avec un geste embarrassé, et il y a gros à parier que nous ne le saurons jamais. Si encore nous l'avions trouvé près du corps d'un de ses parents...

– En tout cas, papa, déclare Maurice, personne ne pourra nous le réclamer. Il fait maintenant partie de la famille.

– Certes ! Je suis bien prête à le considérer absolument comme s'il était mon vrai frère, poursuit Julie. N'est-ce pas ?

– Absolument, répond le père. Dieu l'a placé sur notre route et nous ne l'abandonnerons pas. C'est certain.

– J'ai une idée, dit Maurice.

– Oui ?

– Peut-être Fred ou Freddy...

– Viens-tu fou ? riposte Julie.

– Faudrait un nom français, pas anglais, dit le père.

– Peut-être Sylvain ou Daniel.

– J'aimerais mieux Éric, dit la mère.

- Éric, ah oui ! J'aime ça, ajoute Julie.
- Oui, oui, c'est un beau prénom, dit le père.
- Eh bien ! C'est ça. Il s'appellera Éric, conclut la mère.
- Puisse la Providence nous permettre de faire d'Éric un homme, un vrai homme, dit le père en se penchant vers le bébé qui dort tranquillement, inconscient de la tragédie dont il a été l'unique survivant.

Et c'est ainsi que le petit Éric est adopté par la famille Jasmin, sans autre cérémonie ni formalité.

3

R.C.M.P.

– Comme il a de beaux yeux ! dit Maurice.

– Bleus' précise Julie.

– Je crois plutôt qu'ils sont gris acier, reprend la mère. En tout cas, ils sont d'une clarté et d'une limpidité extraordinaire.

– Regarde maman, il sourit.

– C'est la première fois. On dirait qu'il sait que nous l'aimons déjà, conclut le jeune Maurice.

Un gai rayon de soleil éclaire le décor verdoyant qui les entoure. Un ruisseau coule à quelques pas de là, laissant entendre un frais gazouillis.

Des fleurs sauvages piquettent l'herbe de milliers de points multicolores. Tout, aux alentours, incite à la joie et au plaisir de vivre.

Quel contraste avec la scène désolante d'hier. Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

La femme, elle aussi, paraît plus calme. Le bébé blond qu'elle tient sur ses genoux et qu'elle est en train de changer occupe tout son temps. Le visage rose du petit Éric s'épanouit d'un adorable sourire et cela efface bien des soucis.

Soudain, elle tressaille. Tout près de là, elle vient de surprendre un bruit de branches cassées. Elle se retourne. Roger, son mari, est parti depuis un moment en quête de bois mort pour entretenir le feu qui brûle près d'un ruisseau. Les deux enfants accompagnent leur père. Toutefois, ses craintes s'apaisent vite quand elle aperçoit la silhouette familière de Cartouche qui débouche d'un bosquet voisin. Le fidèle animal approche, la langue pendante, et bientôt, derrière lui, Maurice qui crie :

– Hey maman ! Regarde ce que nous avons trouvé pas loin d'ici.

À ce moment, monsieur Jasmin apparaît et désigne une bête qui, bien docile, suit derrière lui.

– Une vache !... s'exclame-t-elle.

– Deux vaches, chère.

Une autre bête, en effet, apparaît juste devant Julie qui gesticule pour la faire avancer.

– Elles erraient pas loin d'ici, précise le père, et quand nous nous sommes approchés, elles se sont laissées prendre docilement. Ce sont sûrement des bêtes qui appartiennent à quelqu'un des environs, ou à Guillaume Longpré, ou aux assaillants, qui les ont échappées après l'attaque.

– Comme elles ont le pis gonflé ! fait remarquer Corinne. Il faut les traire tout de suite.

Confiant pour un moment le bébé à Julie, elle court chercher un récipient dans la Jeep. Elle a appris à traire dans sa prime jeunesse. Mais ça fait bien longtemps.

Elle commence donc à soulager le premier animal. Maurice fait de même. Mais il ne réussit pas à faire couler la moindre goutte.

– Comment fais-tu, maman ?

– Attends, je vais te montrer.

– On aura du lait pour Éric, dit Julie.

– Quand je pense que nous ne voulions pas nous encombrer d’animaux en nous éloignant vers le Nord. Je comptais en acheter une ou deux rendu au Lac Carré.

– Tu vois bien que la Providence veille sur nous. Avec le petit, ces égarées sont les bienvenues, ajoute le père.

La gaieté est revenue parmi la famille. Tandis que madame achève la traite et que la vache pousse un long meuglement de soulagement, monsieur fabrique un biberon avec une bouteille de Coca et un morceau de caoutchouc perforé avec une aiguille. Julie s’acquitte très adroitement de son rôle de gardienne. Éric agite ses petites mains, souriant de nouveau à plusieurs reprises. Pourtant il commence à manifester quelque impatience. Avec précaution, la mère remplit le récipient que lui tend son mari, puis s’empresse de reprendre l’enfant dans ses bras pour le faire boire.

Gloutonnement le bébé tend les lèvres vers la tétine improvisée. Il paraît apprécier le bon lait

chaud qui lui arrive de façon si providentielle.

– Vessie de porc !... Quel appétit ! s'exclame le père qui considère en souriant son enfant d'adoption.

L'homme s'affaire ensuite à ranimer le feu et à préparer le chargement des bagages dans la Jeep. Cartouche s'est étendu au bord de l'eau et son attitude paisible rassure pleinement la famille. Le vigilant gardien ne manquerait pas de donner l'alerte s'il flairait une présence suspecte dans les environs. Éric, une fois le biberon absorbé, s'est tout simplement endormi.

Une heure plus tard, tout le matériel est chargé dans le véhicule, sous la bâche, et les deux vaches attachées à une corde derrière. La présence de ces deux bêtes va contraindre les voyageurs à réduire considérablement leur allure. Le voyage sera long.

– En avant toute !... crie le père qui prend place sur son siège.

Il conserve toujours près de lui sa carabine,

prêt à se défendre à la moindre attaque. Quant à Cartouche, il trotte dans le voisinage immédiat du véhicule. Parfois il disparaît dans les hautes herbes ou les fourrés, flairant le sol avec insistance. Une loutre ou un chien de prairie débouche-t-il d'un terrier qu'aussitôt il lui donne la chasse, au grand plaisir des enfants.

À plusieurs reprises, les Jasmin voient des bestiaux errant à peu de distance. Il s'agit évidemment de bêtes du troupeau échappées aux attaquants de la caravane. Elles fuient au hasard dans la vallée. Ils ne peuvent les recueillir toutes bien sûr.

Éric, lui, continue de dormir et Julie, qui l'a pris sur ses genoux, le veille avec attention. Si un soubresaut plus violent secouant la Jeep fait entrouvrir les yeux du petit, la fille entonne aussitôt une berceuse et le bébé part de nouveau vers le pays des rêves.

Ils roulent à vitesse très réduite pendant un bon deux heures. Les deux vaches suivent derrière, retenues par une corde. Dans le ciel, de gros nuages gris s'amoncellent.

– Si ça continue, nous allons avoir de l’orage, dit Roger.

Le visage de la femme s’assombrit. Elle tourne les yeux vers le ciel. Le conducteur ne songe pas à s’arrêter. Cartouche folâtre autour du véhicule mais ne s’en éloigne pas.

Puis à l’horizon Nord-Ouest qui se couvre rapidement, de sourds grondements se font entendre et l’on distingue des zigzags impressionnants. Une vache meugle. Maurice doit se pencher à l’arrière et tirer de toutes ses forces car elles ne veulent plus avancer. Le ciel se noircit de plus en plus tandis que la prairie, tout à l’heure verdoyante, se revêt d’un grand manteau pâle.

Et voici que brusquement l’orage éclate. Il se met à pleuvoir à verse. Cartouche, soucieux de se mettre à l’abri, s’enfuit sous la voiture que monsieur Jasmin doit arrêter tellement l’averse est forte. Serrés les uns contre les autres, sous la bâche qui recouvre la Jeep, les enfants et la mère attendent. Le bébé, réveillé en sursaut par le vacarme assourdissant du tonnerre, s’agite et crie

à fendre l'air. Et pendant un bon moment ils doivent attendre. Les nuages qui passent très bas dans le ciel déversent des torrents d'eau. D'innombrables petits ruisseaux se forment à travers la prairie. Maurice se fait tout petit dans un coin de la Jeep et les chansons qu'entonne la maman ne parviennent pas à calmer Éric qui pleure de plus belle, à mesure que se poursuit le tintamarre du tonnerre. L'eau ruisselle sur les flancs des vaches. Bref, durant un quart d'heure, ils restent immobilisés.

Puis la pluie se fait moins violente, le ciel s'éclaircit. L'orage s'éloigne et il faut reprendre le voyage à travers les champs transformés en véritables marécages. Les roues de la Jeep enfoncent dans la boue, risquant à tout moment de s'embourber. À quelques reprises, Julie et Maurice doivent descendre pour donner une petite poussée au véhicule afin d'éviter qu'il ne s'enlise. Parfois, à certains endroits, la boue engloutit complètement leurs chaussures.

Et voilà que, au moment où la Jeep penche légèrement, contrainte à stopper une fois de plus,

Corinne pousse un léger cri puis, étendant le bras en direction d'une colline voisine, hurle :

– Attention, Roger !... Les bandits !...

Il se redresse aussitôt et regarde dans la direction qui lui indique son épouse. Elle ne se trompe pas. Plusieurs véhicules de couleurs sombres, jeeps, camions, vieilles autos à moitié démantibulées, se profilent à l'horizon. Au bruit des moteurs pétaradants de ces vieilles bagnoles qu'on croirait sorties tout droit d'un autre monde et aux cris sauvages poussés par leurs occupants, les voyageurs n'ont aucune peine à les identifier. Roger arrête la Jeep et s'empare de sa carabine.

– Nous sommes perdus, murmure-t-il pendant que le chien se met à gronder hargneusement.

Cette fois, la bataille s'annonce inévitable et son issue ne fait aucun doute. Ils sont plus nombreux et n'auront aucune difficulté à triompher de la résistance de cette famille embourbée. Cependant, si désespérée que puisse paraître la situation, Roger Jasmin n'est point de ceux qui se laissent facilement impressionner. Il se signe puis, embusqué derrière la Jeep, carabine

en main, il attend, ne perdant pas de vue les vieilles ferrailles qui descendent la colline.

– Dix... Quinze... vingt...

Déjà de farouches cris de guerre se font entendre, glaçant d'effroi Corinne et les enfants qui se blottissent dans le fond du véhicule. Ils sont blancs de peur.

– Courage ! Priez le Bon Dieu ! C'est la seule défense efficace sur laquelle nous puissions compter en cette occurrence, dit la mère désespérée.

Puis, confiant le bébé à Maurice, elle s'empare d'une autre carabine, bien décidée à faire, de son côté, le coup de feu et à se défendre jusqu'à la mort contre ces maudites canailles. Julie s'occupera de recharger les carabines.

Parvenus au pied de la colline, les véhicules ralentissent un peu, probablement à cause du mauvais état du terrain.

– Cette fois, ça commence !

Roger épaula son arme et sise soigneusement le conducteur du premier véhicule. Il presse la

gâchette. Une détonation claque, qui fait s'agiter et pleurer Éric. Atteint à l'épaule, le conducteur chancelle sur le siège de son véhicule, bat l'air de ses bras et tombe dans une large flaque de boue. Sa vieille bagnole, laissée sans conducteur, va s'embourber dans une marre d'eau. Des hurlements furieux accueillent cet exploit de Roger, mais un second coup de feu retentit, tiré par la femme cette fois, atteignant un des attaquants qui va rejoindre son compagnon.

Tout fier de cet exploit, sans se soucier des hurlements d'Éric que Maurice a peine à contenir, Roger s'apprête à tirer une autre fois, quand une salve se fait entendre. Des balles s'enfoncent dans la bâche et dessinent des étoiles dans le pare-brise de la Jeep. Une d'elles effleure l'épaule de Corinne.

– Les sauvages !... vocifère Roger en envoyant une balle qui couche dans la boue un autre attaquant.

Furieux des pertes que leur inflige le défenseur de la Jeep, ils foncent vers le véhicule des Jasmin. Toutefois, l'état lamentable du terrain

complètement détrempé ralentit opportunément leur allure et permet à Roger d'abattre encore deux autres bandits et de recharger sa carabine.

– Vessie de porc !... Vous n'en avez pas encore assez !

Maurice s'est blotti avec le bébé derrière une des vaches qui est morte. Ce pauvre petit s'agite désespérément. De grosses larmes coulent le long de ses joues. Les hurlements des attaquants, les détonations, tout ce charivari le plongent dans une complète terreur que ne parviennent pas à tempérer les bonnes paroles de Maurice.

Cartouche aboie maintenant avec rage, la vache qui reste meugle. C'est un assourdissant concert auquel vient s'ajouter le vrombissement des moteurs qui se rapprochent de plus en plus.

Parvenus à environ deux cents mètres de la Jeep, ils se mettent à exécuter un grand cercle tout autour, plusieurs occupants se laissant glisser en bas des véhicules en marche. Ils tirent au hasard, envoyant des balles en direction du véhicule des Jasmin. Par bonheur, dans leur précipitation, ils ne prennent pas le temps de

viser et leurs projectiles s'enfoncent, inoffensifs, dans la toile de la bâche ou la tôle des garde-boue.

Mais au bout de quelques minutes, leur tir se fait plus précis et Roger, qui se dresse derrière le capot, reçoit une balle dans l'épaule gauche. Surmontant la douleur que lui provoque cette blessure, il abat un autre adversaire. Mais la ronde infernale se poursuit, les coups sont plus précis. La mort dans l'âme, il comprend que, bientôt, viendra le moment où ces sauvages adversaires attaqueront en force. Dès lors, l'issue du combat ne demeure plus douteuse. Tous les occupants de la Jeep seront massacrés.

Les hurlements et les cris de guerre s'élèvent de plus belle, épouvantant Maurice qui tremble de tous ses membres. Corinne a tiré à plusieurs reprises, elle aussi, et a atteint deux bandits mais, très pâle, elle attend, immobile, ses lèvres remuant légèrement. Elle prie. Tout semble perdu et Roger s'apprête à engager la lutte suprême quand, tout à coup, un sifflement strident se fait entendre, parti du groupe des attaquants. Avant

que la famille Jasmin ne comprenne les raisons de ce signal, ils rompent le cercle qui se rétrécissait de plus en plus et, à toute vitesse, s'éparpillent à travers la plaine, filant en direction de l'Ouest.

– Vessie de porc !... s'exclame Roger interdit, ils déguerpissent. On dirait même qu'ils ont le diable aux trousses.

Intriguée, Corinne, se redresse derrière son mari. Elle peut se rendre compte aussitôt de la retraite des malfaiteurs.

– Dieu soit loué ! murmure-t-elle toute émue. Il a exaucé nos prières.

Mais Roger, qui a réintégré son siège, comprend bientôt la raison qui les a contraints à la fuite et à se dérober au moment où la victoire leur paraissait acquise.

– Un hélicoptère ! fait-il en étendant la bras en direction Nord. Voilà un hélicoptère qui vient !

– Qui est-ce papa ? demande Maurice.

– On dirait un hélicoptère militaire.

Rassuré, Maurice s'avance à son tour, serrant

fortement contre lui le bébé que le « foc a foc a foc » assourdissant de l'appareil effraie.

– Nous sommes sauvés ! crie le père. C'est la R.C.M.P.

– Qui ? demande Julie.

– C'est quoi ça l'Arecièmepi ? interroge Maurice, les yeux agrandis par la surprise.

– La R.C.M.P. La Royal Canadian Mounted Police. La police fédérale. Les habits rouges.

– C'est vrai ?

– Regarde le sigle de la R.C.M.P. sous l'appareil. C'est la police !

– C'est la police ? Bien vrai ? demande le garçon, tout joyeux.

– Oui, oui. C'est bien vrai. Nous sommes sauvés.

– Pfiouf !...

Sitôt l'hélicoptère atterri non loin de la Jeep, trois hommes en uniforme en descendent et s'approchent d'eux. L'officier, un petit homme sec, porte la main à sa casquette et salue :

– Captain Clark, Royal Canadian Mounted Police.

– Roger Jasmin, ma femme, mes trois enfants.

– Are we not too late ?

– Euh !...

Comme personne ne répond, un second policier s'adresse en français cette fois :

– N'arrivons-nous pas trop tard ?

– Pas du tout !... Je peux même dire que vous tombez à pic... Cinq minutes plus tard et vous auriez ramassé nos cadavres.

– What is that « à pic » ?...

– Just in time, captain.

– Oh !

– Tout va donc pour le mieux alors

– Dommage que vous n'ayez pas survolé la région deux jours plus tôt, capitaine, dit alors monsieur Jasmin, vous auriez pu empêcher une catastrophe.

Et il s'empresse de le mettre au courant du

terrible drame qui s'est joué non loin de là. Il lui raconte aussi dans quelle circonstance il a découvert le petit Éric.

4

Le but du voyage

L'officier de la R.C.M.P. écoute, sans interrompre, le récit que lui débite Roger Jasmin. À intervalles réguliers, il traduit en anglais, au bénéfice des autres membres de l'équipe policière. Parfois, à l'exposé des atrocités commises par les sauvages agresseurs, un tressaillement agite les muscles rudes de son visage.

– C'est encore un coup d'Akipatok, déclare l'officier quand monsieur Jasmin a terminé. Depuis des semaines, ce maudit scélérat a déterré la hache de guerre et se livre à des massacres. Nous avons pour mission de mettre un terme à cette sanglante boucherie. Vous pouvez être certain que nous accomplirons notre devoir jusqu'au bout. Dorénavant, les gens pourront

s'établir au Lac Carré et dans tout le territoire du Nord-Est québécois sans courir le risque d'être impitoyablement égorgés. Comptez sur nous.

– En tout cas, opine Roger, si vous pouviez rendre les suprêmes devoirs à tous ces malheureux si traîtreusement assassinés...

– Nous n'y manquerons pas. Nous allons tout de suite là-bas, mes hommes et moi. Toutes les victimes de ce sanglant guet-apens recevront une sépulture décente.

Madame Jasmin a repris Éric dans ses bras pendant que se poursuit cette conversation. Le petit s'agite et, à plusieurs reprises, elle doit le bercer doucement pour le calmer.

– C'est là l'enfant dont vous m'avez parlé ? demande l'officier qui s'exprime en français.

– En effet, répond Roger. Est-il joli ? N'est-ce pas malheureux de voir ce pauvre petit abandonné ?

– Nous ferons les démarches nécessaires pour le faire prendre à charge par l'État, ajoute l'officier.

– Oh là !... Pas question ! coupe Roger.

– Euh !...

– Laissez donc le gouvernement tranquille. La Providence a placé le petit sur notre chemin ; c'est donc à nous qu'il appartient de l'élever comme s'il était notre propre enfant. Il n'est pas question qu'il soit placé en orphelinat.

– J'admire votre grand cœur, monsieur, mais êtes-vous sûr qu'il soit sans famille ?

– Ses parents faisaient partie de la caravane. Ils ont tous été tués.

– Qui vous dit qu'il n'est pas Assiniboyé ? ou Esquimau ? Ou d'une autre race ?... Qui vous assure que ses parents sont morts ?

– ...

– Avez-vous seulement une idée de son identité ?

– ...

Monsieur Jasmin a un geste embarrassé.

– Et les procédures sont les procédures, de continuer l'officier.

– Si nous l’avions découvert auprès du corps de ses parents, il serait plus facile... Mais ce maudit raton laveur qui l’avait entraîné. C’est encore une chance...

– À moins que les hommes d’Akipatok n’aient fait des prisonniers ?... et qu’ils les aient amenés dans leur camp... ou qu’il soit le fils d’un des hommes d’Akipatok ou d’un Assiniboyé blessé...

– Ces canailles ? Faire des prisonniers ? Vous les connaissez bien mieux que ça. Quand ils attaquent, ils ne font pas de prisonniers. J’ai vu les corps de ces malheureux : hommes, femmes, enfants gisant pêle-mêle. Non. Votre affaire ne tient pas debout. Croyez-moi, il est bien l’unique survivant de cette horrible tragédie.

– Dans ces conditions, je ne vois absolument rien qui vous empêche de le recueillir, conclut l’officier. Temporairement.

– Qu’est-ce à dire ?

– À moins que ses parents lointains ne le réclame par la suite.

– Plaise au Ciel que le Bon Dieu nous le

laisse ! déclare la bonne madame Jasmin qui n'a pas perdu un mot de la conversation.

– À votre arrivée au Lac Carré, conclut l'officier, vous verrez à entreprendre les démarches nécessaires à son enregistrement et à son éventuelle adoption officielle.

– Nous n'y manquerons certainement pas.

Éric, lui, semble tout à fait indifférent à ces propos qui vont décider de son sort. Les boutons brillants de l'uniforme du capitaine l'intriguent. Il a cessé de pleurer et il tend sa petite main en direction du policier en habit rouge. Tout autour, les agents fédéraux considèrent cette scène d'un regard attendri. Un peu à l'écart, un guide esquimau attend, les cheveux noués dans le chignon. Il porte aussi, avec un certain embarras, un uniforme de la Gendarmerie. À la vue de l'enfant, un faible sourire éclaire son visage impassible.

– Si vous voulez que je vous conduise, dit Roger, nous pourrions vous accompagner.

– Ce ne sera pas nécessaire, répond l'officier

en habit rouge. Je m'en voudrais de vous retarder davantage. Nous y arriverons dans dix minutes. Nous pouvons vous assurer de plus qu'au Lac Carré où vous comptez vous installer tout est bien tranquille. Une dizaine d'agents de la R.C.M.P. et quelques-uns de la S.Q. attendent là-bas la caravane de Guillaume Longpré. Ils ignorent tout du massacre et ils se disposent à établir les arrivants sur des terrains qui leur sont assignés par le Gouvernement. C'est-à-dire que la place ne manque pas et que vous pourrez vous y installer tout à votre aise et en toute quiétude.

Ces nouvelles rassurent monsieur et madame Jasmin.

– Il ne reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance, fait l'officier. Que Dieu vous soit en aide !

– Merci !

– Les visiteurs sont pour le moment assez rares dans cette région, sauf ceux qui y viennent pour travailler. Cette région sera bientôt peuplée et très prospère, suite à la construction de la centrale nucléaire. Vous avez eu raison de

vous diriger de ce côté.

Les deux hommes échangent une chaude poignée de main. Le capitaine Clark tend à Roger sa main gantée. Après un vigoureux et chaleureux « shake-hand », il dit :

– I wish you a good luck !

Puis il se tourne vers ses hommes.

– Go ahead ! commande-t-il simplement.

En souriant, quelques gendarmes agitent les mains en direction du petit Éric qui, ses beaux grands yeux écarquillés, les considère, émerveillé par la vue d'un aussi grand nombre de boutons dorés brillant au soleil. Monsieur Jasmin agite la main à plusieurs reprises. La rencontre qu'il vient de faire lui inspire un sentiment de sécurité. Cette présence des habits rouges, les paroles rassurantes de l'officier, l'incitent à penser que les hommes d'Akipatok vont devoir affronter des adversaires redoutables. Selon toute évidence, le châtiment interviendra sans trop tarder et les gens installés dans la région pourront se consacrer à leur travail, sans avoir à redouter constamment

des incursions meurtrières.

La femme et les enfants se sentent aussi plus tranquilles. Ils regardent s'éloigner l'hélicoptère.

– En route ! crie le père. Nous n'en avons plus pour longtemps.

Toute la famille prend de nouveau place dans la Jeep. Maurice berce Éric et semble se plaire dans son rôle de « nourrice ». Oubliant les récentes larmes, le bébé s'assoupit maintenant et en peu de temps s'endort. La vache, docile, suit la Jeep, toujours retenue par une corde.

Le reste de la journée est sans histoire. Cartouche, qui court à peu de distance du véhicule, ne donne plus une seule fois l'alerte. Nulle part on ne surprend de pistes inquiétantes. Le soir, un peu avant le coucher du soleil, le petit groupe s'arrête pour camper. Corinne s'occupe de traire la vache, Julie berce le bébé et Maurice ramasse du bois pour allumer le feu.

Tout amuse Éric : les papillons qui voltigent autour de lui, les allées et venues de ses parents adoptifs, les grimaces de Maurice. Un sourire

épanouit son visage.

La nuit, on dort sous la surveillance de Cartouche. De temps en temps, Roger, qui s'est enroulé dans une chaude couverture, se redresse, scrutant les alentours, la carabine à portée de main. Mais le calme persiste. Seuls les hurlements lointains des loups qui rôdent dans les collines font frissonner la femme. Et la nuit passe sans incident. Ce n'est que le lendemain en fin d'après-midi que la famille Jasmin arrive en vue du Lac Carré. Se levant de son siège, Roger pousse une exclamation de joie. Prenant son chapeau de feutre mou, il l'agite avec insistance, comme pour saluer le lac tant convoité.

Le décor qui s'offre aux regards des voyageurs est plutôt désolant. Les arbres n'existent pas ; ceux qui poussent là sont crochus et squelettiques. Une rivière coule, large et majestueuse, entre deux rives couvertes de broussailles rabougries et va se jeter dans le grand Lac Carré qu'on voit plus loin. En fond de décor, se dessinent les lointaines Laurentides et là-bas, au loin, les Mauvaises Terres, repaire des

Assiniboyés.

Mais Roger ne regarde pas si loin. Ce qui captive son attention, c'est toute cette région voisine du lac, région vers laquelle tant de gens se sont dirigés, sans se soucier des dangers et des embûches de toutes sortes qui les attendent le long de ce périlleux itinéraire, attirés par la prospérité de la centrale nucléaire et les mines récemment mises en opération. Et d'autres viendront. Et puis d'autres encore.

Corinne et les enfants se sont levés derrière le conducteur. Ils touchent enfin au but. Cette région qu'ils considèrent est maintenant leur pays d'adoption. Ici va s'élever leur nouveau foyer, ici ils vont refaire leur vie au sein de la grande nature. Oubliés les mauvais souvenirs et les cruelles émotions du voyage ! Ce soir, Roger Jasmin établira son campement sur les bords mêmes du Lac Carré. Le soleil fait briller des milliers de paillettes argentées à la surface de l'onde.

On dort profondément cette nuit-là. Il semble maintenant que Roger et sa famille n'ont plus

rien à craindre puisqu'ils ont enfin atteint le but tant désiré. Cartouche partage la sérénité générale : il s'amuse à chasser les mulots et les rats musqués, très nombreux dans le voisinage.

Cependant, avant de s'installer définitivement, il faut entrer en contact avec les agents du gouvernement qui ont tout pouvoir pour légaliser la prise de possession du terrain et de la maison préconstruite.

Le lendemain matin donc, très tôt, il se rend à Isurik, pour ces formalités. C'est avec indignation qu'ils apprennent le massacre de la caravane qu'ils attendaient.

– Puisse le capitaine Clark et ses Habits Rouges nous débarrasser à tout jamais de cet Akipatok et ses démons ! déclare le chef des agents quand Roger termine son récit.

Quand il appose sa signature sur l'acte notarié, ils prennent congé de lui :

– Désormais, vous pourrez vous installer en toute tranquillité. Nul ne saurait vous contester la possession de ce terrain et votre maison sera

installée dès aujourd'hui.

Une nouvelle vie commence et tout le monde est heureux.

Un ami pour Maurice

Les jours qui suivent sont employés à l'aménagement de la famille dans leur nouvelle demeure. C'est un cinq pièces tout meublé qu'ils ont loué pour trois ans. Des voisins sont venus s'installer tout autour. En quelques semaines, les vastes solitudes qui les ont accueillis se sont transformées en un village prospère. Partout on remarque la trace de l'homme.

À quelques reprises, l'habitation des Jasmin a reçu des visiteurs : soit des gens du voisinage, soit des chasseurs ou des trappeurs des environs. Roger a construit une petite étable, bien modeste, pour Catherine. C'est ainsi que les enfants ont baptisé la vache. Celle-ci est maintenant familiarisée avec ses nouveaux maîtres.

Toutefois, la menace continue de peser sur les

gens de la région du Lac Carré. Les Laurentides sont proches et l'on continue à appréhender des raids des Assiniboyés ou des Esquimaux. Par bonheur, les Habits Rouges font bonne garde. De temps en temps, des tribus cantonnées dans des Réserves font parler d'elles, mais il s'agit là que d'agitations sporadiques rapidement réprimées. La ruée vers le Nord a submergé la résistance des autochtones. L'expédition punitive contre les hommes d'Akipatok a réussi, semble-t-il, puisque l'on n'en entend plus parler. Ils auraient fui dans les lointains territoires du Nitchequon.

Fin d'août ! Début de l'automne ! Dans ces régions septentrionales, l'été est de très courte durée et l'automne plus encore. Il n'est pas rare de voir de la neige en début de septembre. Déjà la terre a gelé et il y a eu quelques flocons de neige. Oh ! Quelques flocons seulement. Mais, comme il arrive fréquemment, des températures plus clémentes ont changé cette neige en pluie et le sol en marécage.

Le samedi, le soleil se montre. Maurice part donc pour une courte tournée de chasse, juste à la limite du village. Il porte en bandoulière une carabine de calibre 22 que lui a donnée son père le jour de son anniversaire. Le jeune garçon est fier de ce cadeau qu'il exhibe complaisamment devant tout le monde. Déjà sa chambre s'orne de rapaces qu'il a réussi à abattre. Il espère donc, aujourd'hui, surprendre des rôdeurs à quatre pattes.

Parvenu à l'extrémité du village, il se dirige d'un pas rapide vers la source d'un petit ruisseau. Les pistes abondent sur le sol herbeux, tout détrempé et boueux. Les pieds du jeune garçon enfoncent dans la terre spongieuse, provoquant d'inquiétants glouglous. Usant de mille précautions pour ne point s'enliser, Maurice approche du point d'eau. Les touffes de quenouilles se font de plus en plus nombreuses, les pistes aussi. En connaisseur, du moins c'est ce qu'il croit, il constate qu'il s'agit là de pistes de chevreuils, mais bientôt ses yeux clairs étincellent. Quelques traînées, des traces de griffes, des taches brunes sur la verdure ! Il y a eu

combat ici.

Peu soucieux de ce qu'il enfonce presque jusqu'aux genoux, il poursuit ses investigations. Il reconstitue le drame.

Ces empreintes de dimensions restreintes trahissent le passage d'une jeune loutre qui s'est aventurée là, loin de sa mère, au moment même où le loup s'abreuvait. Celui-ci replié sur lui-même dans les herbages, a bondi. En quelques instants, la pauvre bête, assaillie par un adversaire implacable, a succombé.

Maurice se promet bien de surprendre ce canidé et de l'abattre. Il se dit, non sans raison, que le néfaste animal ne manquerait pas de revenir vers le point d'eau, dans l'espoir d'y surprendre d'autres proies. Aussi continue-t-il d'inspecter le sol avec attention. Peut-être pourrait-il installer un piège qui lui permettrait de tenir le carnassier à sa merci ? Mais ce qu'il ignore, ce brave chasseur, c'est que les loups ne chassent que la nuit.

Il est si absorbé à étudier le terrain, qu'il ne se rend pas compte d'une menace bien plus terrible.

Le sol devient mouvant sous ses pas, il enfonce déjà jusqu'aux genoux. Néanmoins, désireux de découvrir un endroit où il pourrait installer son piège, il avance encore un peu. Une brusque secousse lui arrache soudain une exclamation : le terrain vient de se dérober sous lui et il s'enfonce jusqu'aux hanches...

Abandonnant son inspection, il tente de se dégager. C'est peine perdue. Chaque secousse qu'il donne l'enlise davantage. Il se rappelle maintenant certaines scènes de films de cow-boys vus à la télévision. Ces parages sont dangereux et l'on ne doit s'y engager qu'avec d'infinies précautions. Dans son désir de capturer l'animal, il n'a pas pris garde. Maintenant, va-t-il payer de sa vie sa trop grande insouciance ?

Il ne se fait pas d'illusion : c'est pour lui l'enlèvement à brève échéance. On ne sort pas d'un borbier. Si quelqu'un n'intervient pas d'ici cinq minutes pour le secourir, il succombera happé par la boue. Une sueur froide perle à ses tempes. Il tente encore une fois de se dégager. Une fois encore, il s'enfonce d'un moins trois

centimètres.

– Hey !... Au secours !...

Il n'hésite pas à appeler à l'aide. Il jette autour de lui un regard anxieux. Mais aussi loin que ses yeux peuvent y voir, il n'aperçoit personne.

– Au secours !... Au secours !... Au secours !...

L'enlisé renouvelle ses appels. Personne ne répond. Il crie plus fort.

Alors il s'immobilise, accablé. Il ne faut absolument pas bouger. Chaque mouvement va l'enliser davantage. Il pense à ceux qu'il a laissés à la maison. Il sent une larme lui mouiller les cils. Rageusement il serre son poing recouvert de boue. Ses yeux humides se lèvent vers le ciel. À ce moment désespéré, il prie, comme le lui a appris sa mère.

La boue cependant continue d'attirer sa proie. Trois minutes s'écoulent encore, infiniment lentes. Maurice se sent anéanti par cette agonie sans espoir. En vain cherche-t-il à repérer âme qui vive.

– Au secours !... Au secours !... Au secours !...

Épuisé par son inutile résistance, il se résigne presque à subir son lamentable destin quand, tout à coup, il pousse un cri de joie. À peu de distance, une silhouette vient d'apparaître.

– Hey !... Au secours !... À moi...

– Oui, oui, j'arrive.

– Ici... ici...

Tandis que Maurice renouvelle désespérément ses cris, l'homme accélère son allure. En peu de temps il atteint le ruisseau. Alors, jetant sur l'herbe le lourd fardeau qui pèse sur son épaule, il tente de passer de l'autre côté pour lui porter secours.

Maurice s'enfonce maintenant jusqu'aux aisselles. Il voit ce grand gaillard, d'une extrême maigreur, le visage encadré d'une courte barbe rousse, vêtu, à la manière des coureurs de bois, d'une tunique de peau, d'un pantalon de cuir et coiffé d'un bonnet de castor qu'agrémente en arrière deux queues de renard. Il a la taille entourée d'une impressionnante cartouchière et porte une carabine de fort calibre en bandoulière.

L'inconnu franchit l'obstacle qui le sépara de Maurice puis, s'aventurant vers le point d'eau, il s'arrête sur une grosse pierre à moins de dix pas de l'endroit où s'enfonce le jeune garçon. Il s'empresse de dérouler une longue corde qu'il a tirée de son sac. Immobile, Maurice le regarde faire.

– Hey !... Attention, fiston... Étends tes bras bien droits au-dessus de ta tête... Je vais essayer de t'attraper avec la corde... Si elle s'enroule autour, surtout saisis-la bien et ne lâche pas...

– Compris.

À quatre reprises, l'homme lance la corde sans pouvoir atteindre l'enlisé ; la cinquième fois, il est plus heureux. Le nœud coulant s'enroule autour des bras du garçon. Celui-ci se raidit, ses mains s'abaissent et se crispent contre la corde rugueuse.

– Et maintenant, laisse-moi tirer, crie l'inconnu. Je vais te sortir de là. Comme un poisson au bout d'une ligne.

L'homme se penche en arrière et tire de toutes

ses forces sur la corde. En multipliant les secousses, il réussira à dégager l'infortuné de sa fâcheuse position. La corde le blesse au poignet à chaque saccade mais ça ne fait rien, il ne lâchera pas.

Il faut pourtant dix minutes pour que Maurice se sente enfin sur une surface solide. Un soupir de soulagement lui échappe quand il parvient auprès de celui qui l'a sauvé

– Merci !

– Au lieu de me remercier, fiston, tu ferais mieux d'avalier une gorgée de ce whisky. Il n'y a rien de mieux pour remettre quelqu'un sur le piton.

L'homme s'est agenouillé auprès de son protégé, couché de tout son long sur l'herbe mouillée et il lui tend la gourde de métal aux flancs bosselés qu'il portait à la ceinture. Maurice boit au goulot et avale à peine quelques gouttes... Une toux violente le secoue et les larmes lui viennent aux yeux.

– C'est fort !

– Ah ! Je t’avais dit que c’est un remède miracle. Encore un peu ?...

Et un large sourire passe sur son visage.

– Foi de Grand Flanc mou, quel cran ! Bien des garçons de ton âge auraient pleurniché comme des petites filles. Quel âge as-tu et comment t’appelles-tu ?

– J’ai dix ans. Je m’appelle Maurice Jasmin.

– Eh bien ! Mon ami Maurice, tu ferais mieux de retourner chez toi et de plonger dans un bon bain chaud. Car tu risques de prendre froid ; la température change vite par ici.

– Vous voulez venir à la maison ?

– Par Jupiter ! Ce n’est pas de refus ! Je cours chercher mes bagages.

Gêné par la boue qui s’étale sur ses vêtements et un peu courbaturé par les efforts qu’il vient de fournir, Maurice se dirige vers le village d’un pas lourd. Il est piteux. Son sauveteur suit, portant sur ses épaules le lourd fardeau qu’il avait abandonné quelques minutes plus tôt pour lui porter secours. Quand il arrive à sa hauteur, Maurice n’a aucune

difficulté à identifier le colis. Il pousse une exclamation de surprise :

– Un loup !

– Oui, fiston, et un fameux de beau ! Je l'ai abattu ce matin juste avant le lever du soleil. Il rôdait tout près de là.

– C'est sûrement le carnassier que je cherchais à capturer quand je me suis enlisé

Tandis qu'ils marchent l'un à côté de l'autre, Maurice lui raconte les raisons qui l'ont amené vers le point d'eau.

– Je suis Eddy O'Donohue, c'est mon nom, précise l'inconnu, plus connu dans la région sous le surnom de Grand Flanc mou, à cause de ma maigreur. Depuis un certain temps, je me suis fait tueur de petites bêtes et cela me permet de gagner ma vie en réclamant les primes qu'offre le Gouvernement.

Maurice est enchanté d'avoir rencontré ce bonhomme sympathique. Un chasseur ! C'est pour lui un interlocuteur de choix. Aussi s'imagine-t-il que son nouvel ami aura, dans la

suite, de nombreuses et passionnantes histoires de chasses à lui raconter. Quelle chance il a !

Quelques minutes plus tard, ils arrivent à la maison. On imagine l'accueil que lui font Roger et Corinne quand ils aperçoivent l'état des vêtements du jeune rescapé. Il explique dans quelles circonstances il est allé choir dans ce fatidique borbier.

– On peut dire que tu dois une fière chandelle à ce monsieur. S'il ne s'était pas trouvé dans les parages...

– Eddy est un très habile chasseur, il est capable de débarrasser les environs de toutes vermines et bêtes à quatre pattes. Il a déjà tué le loup que j'espérais capturer. Pourquoi ne pas le garder quelques jours ? Il pourrait nous être utile.

– Mais oui, tu as raison.

Puis se tournant vers le sauveteur de son fils, Roger demande :

– Accepteriez-vous de rester un peu avec nous, monsieur ? Ça ferait plaisir au petit. Vous trouverez chez nous, qui venons juste d'arriver,

de bonnes occasions de faire valoir vos talents.

– My God ! Ce n'est pas de refus, reprend Eddy dit le Grand Flanc mou, d'autant plus que vous avez là un garçon qui me plait beaucoup et qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux. Mais quelques jours seulement, car je dois repartir vers le Sud pour une expédition de chasse avec un groupe d'amis.

– Eh bien soit ! Vous êtes le bienvenu !... Voici mon épouse, Corinne, et ma fille Julie et... notre fils adoptif... Corinne, va le chercher dans son ber...

La femme part et revient au bout de quelques secondes :

– Voilà Éric, notre joie et notre orgueil.

Eddy considère le bébé avec stupéfaction et le dévore littéralement des yeux.

– Hey !... Eddy !... Qu'y a-t-il ?... Vous le connaissez ?...

– Heu !... ou... n... non, non, bégaie-t-il. C'est... c'est la surprise...

– Ah !...

– Chaque fois que... chaque fois que je vois un bébé... excusez-moi... oh !... Ce fut si pénible...

– Je vous en prie, monsieur Eddy, intervient madame Jasmin, nous ne voulions pas vous troubler ni vous chagriner...

– Je ne peux m’empêcher de penser au fils que j’ai perdu... Excusez-moi...

Il se retourne vivement vers la fenêtre. Pour cacher son émotion sans doute.

Puis l’accord avec les membres de la famille se fait rapidement. Maurice va se laver et se changer, ravi d’avoir un tel ami et impatient surtout d’entendre ses merveilleuses histoires de chasse.

6

Kidnapping

Eddy met peu de temps à se familiariser avec la famille Jasmin. Dès le lendemain, tous le considèrent comme faisant partie des leurs. L'efficacité de ce tueur de vermine ne s'est pas fait attendre : des coups de feu ont réveillé toute la famille aux petites heures du matin. Un loup et une marmotte ont payé de leur vie leur imprudence à trop s'approcher de la maison.

De toute la journée, Maurice ne quitte pas son sauveteur. Julie de temps en temps écouter ses incroyables histoires.

– Voyez-vous, mes amis, dans la vie d'un chasseur, il existe une précaution essentielle : celle de devenir un bon tireur.

Les deux enfants, insatiables, boivent les

paroles du chasseur. Eddy poursuit :

– J’ai roulé ma bosse dans bien des régions. Le progrès et la civilisation moderne auront beau évoluer, l’homme demeurera toujours un loup pour l’homme. Cette histoire de massacre que vous me racontiez hier me rappelle des scènes un peu semblables que j’ai vécues en Arizona et au Texas...

– Vous êtes allé au Texas ?

– Oui... Et j’ai appris avec les années qu’on doit toujours se tenir prêt à se défendre. Et comme c’est le plus habile qui gagne dans tout combat, il convient de ne jamais se laisser prendre au dépourvu. Je suis bon catholique, comme vous, et je crois en Dieu. Je suis tout disposé à faire du bien à mon prochain, mais malheur à qui m’attaque ou veut toucher à mes amis, hommes ou bêtes !

Le chasseur accompagne ses paroles d’un geste significatif et caresse la crosse de sa carabine. Il semble doux comme un agneau et ses histoires, qu’il raconte avec un certain accent anglais et avec une petite note d’humour, font la

joie de Maurice et de Julie. Monsieur et madame Jasmin, eux aussi, prennent plaisir à entendre les propos de leur hôte. Ce dernier anime ses récits de mimiques et de gestes pittoresques qui, parfois, font rire ses interlocuteurs. La journée du dimanche se passe donc à écouter ses interminables récits.

– Écoute, Eddy, fait Maurice à l'heure du repas.

– Oui, fiston.

– Apprends-moi à tirer à la carabine.

– Et moi aussi, d'ajouter Julie.

Un silence coupable s'installe dans la cuisine. Quel effronté ! On ne tutoie pas un homme de cet âge ! On ne tutoie pas son sauveteur !

– Maurice ! lance madame, effronté !

– S'il n'y a que ça pour te faire plaisir...

– Mais non, voyons, monsieur Eddy, intervient la mère.

– ... ce sera chose faite...

– ... vous n'avez pas le temps...

– ... mais tu sais, on ne s'improvise pas tireur...

– L'hiver s'en vient, continue la mère, et...

– ... il faut un long apprentissage...

– Et de la patience, coupe Julie.

– De la patience, de la patience, hurle la mère ; la mienne commence à se perdre...

– ... et il ne suffit pas d'avoir bon œil, continue Eddy, il faut...

– Hey ! Toi, là le père, continue la mère à l'endroit de son mari, ne le laisse donc pas importuner ce monsieur.

– Il ne m'importune pas, madame...

– Maurice ! dit le père.

– ... ça me fera plaisir.

La conversation s'arrête là pour le moment. Ce n'est qu'au dessert que le jeune garçon risque :

– As-tu tué beaucoup de « hors-la-loi » jusqu'ici ?

– Une quarantaine au moins, au Nebraska, en Arizona, au Texas, au Labrador, à la Baie James et ici même au Lac Carré. À plusieurs reprises, il y a quelques années, j’ai accompagné des caravanes au cours de leur marche vers l’Ouest ou vers le Nord ; on m’engageait comme « gorille ». C’était la belle vie ! Quand les sauvages, ou les bandits, ou les usurpateurs de tout acabit s’avisait de nous attaquer, on s’en donnait à cœur joie. Bang !... Bang !... Bang !...

Tandis que Eddy retrace cette période lointaine de son aventureuse existence, Maurice ne peut retenir un frémissement. Il se rappelle en effet les circonstances dramatiques de la découverte du petit Éric. Il tient rancune à ces pillards et bandits. Les dents serrées, il ajoute :

– Si jamais je me trouve en présence du misérable qui a rendu Éric orphelin et qui a massacré tant d’innocents...

– Par Jupiter ! coupe Eddy, ils étaient une centaine. Et il y a gros à parier qu’un certain nombre est déjà sous clé. Les Habits Rouges ont procédé à un nettoyage des plus efficaces.

– Sans doute, mais il en reste au moins un qui a réussi à s'échapper.

– Oui ? Qui donc ?

– Akipatok. Leur chef.

Eddy a un léger tressaillement en entendant ce nom. Intimidé ? Effrayé ? Maurice ne saurait le dire mais il remarque chez son ami un certain malaise. Julie n'ose plus le regarder. Un silence complice s'installe dans la pièce. Maurice, d'un coup d'œil circulaire, interroge tous les regards, tous fixés sur Eddy, visiblement mal à l'aise.

– Qu'avez-vous monsieur Eddy ? interroge madame Jasmin. Êtes-vous malade ?

– Euh !... Non, non... ça va.

Puis se ressaisissant, il ajoute :

– C'est cet Akipatok ! L'évocation de ce nom me rend mal. Il a raison, le petit. Il a su se glisser entre les doigts des gendarmes de la R.C.M.P. Ah ! Si je pouvais... Avec quelle joie je ferais éclater la justice !

Le regard de Maurice étincelle pendant qu'il s'exprime de la sorte.

– Brrrr !... Je ne voudrais pas être à la place de ce vieux coquin.

– Mais auparavant, conclut Eddy, il faut savoir tirer. Trêve de paroles inutiles. Dès demain, je vous montrerai comment on doit se servir d'une carabine de chasse.

La discussion s'en tient là pour le moment. Madame Jasmin dessert la table et tous les membres de la famille se retirent au salon pour une partie de Monopoly.

– Que comptez-vous faire demain, monsieur Jasmin ? demande soudainement Eddy.

– Je dois aller au village voisin, Trifujik, au bureau de la Société de Développement du Lac Carré. On a du travail à me proposer.

– Vous y allez seul ?

– Ma foi, oui.

– Je sais que vous ne craignez rien mais, hier matin, certaines nouvelles m'ont été rapportées par Nick Malden. Il chassait dans les environs et m'a fait signe de le rejoindre. Il m'a appris qu'une bande de vauriens blancs et indiens est

signalée dans le coin. Des attaques se sont produites.

– Pourquoi ne m’avez-vous parlé de ça plus tôt ?

– Je ne voulais pas inquiéter inutilement votre si gentille dame. Et je ne tenais pas à donner à cette affaire des proportions qu’elle n’a peut-être pas. Par précaution, ne vaudrait-il pas mieux que j’aïlle avec vous jusqu’à Trifujik ?

– C’est bien aimable à vous.

– Ce serait plus prudent. J’ai d’ailleurs affaire là. Pour des cartouches et d’autres fournitures de chasse.

– De plus, nous avons besoin d’essence pour la génératrice d’électricité. Tant que la Centrale nucléaire ne sera pas construite, il faudra nous servir de cette génératrice à essence pour produire notre propre électricité. Le réservoir baisse. Nous n’en avons plus que pour deux jours.

– Dans ces conditions, je vous accompagnerai donc. Par prudence.

– Puis-je y aller, papa ? demande Maurice.

– Et moi ? ajoute Julie.

– Non. Il n'en est pas question. Demain, c'est lundi et vous avez de l'école.

– Ah ! font-ils, pleins de dépit.

La soirée ne se prolonge pas très tard. Et après le coucher du soleil, chacun gagne sa chambre en se donnant rendez-vous pour le lendemain matin. Ce soir, Maurice met bien du temps à s'endormir. Il se remémore les excitantes histoires de chasse d'Eddy. Il pense aux bandits dont il a été question au cours de la soirée. Ce n'est que tard dans la nuit qu'il sombre dans le sommeil.

L'aube commence à peine à blanchir l'horizon quand les deux hommes montent dans la Jeep pour se rendre à Trifujik. Mais avant de partir, à la grande surprise de tous, Eddy a plaqué deux gros baisers sur les joues du petit Éric encore endormi.

La Jeep s'ébranle avec fracas. En quelques instants, elle atteint la route qui longe la rivière. Les deux hommes silencieux peuvent contempler

le cours calme et tranquille de la Petite Rivière Croche, dont les eaux viennent se briser sur une barrière de roseaux mollement agités par la brise matinale. Il fait plutôt froid. Par ci par là, de jeunes saules étalent leurs rameaux dénudés de leur feuillage.

Un léger brouillard plane au-dessus de la rivière. Des bandes d'oiseaux s'envolent en criant au passage de la Jeep. Un peu plus loin, une loutre plonge, au grand plaisir d'Eddy qui attarde un regard dans l'espoir de la voir ressortir. Sur la gauche s'étend la plaine, à perte de vue. Quelques vagues collines barrent l'horizon avec, en fond de décor, la chaîne lointaine des Laurentides qui ne s'est pas encore dégagée de son léger manteau de brume. Roger est depuis quelque temps déjà familiarisé avec ce décor.

Depuis un long moment, il continue de conduire sa vieille Jeep, puis soudain, désireux de rompre la monotonie qui lui pèse, il se met à fredonner de vieilles chansons folkloriques. Eddy l'imité et les couplets de « V'la l'bon vent » dominant le ronronnement du moteur. D'autres

chansons suivent. La route est déserte. Pas un instant les voyageurs ne décèlent de présence suspecte.

Enfin, sous un gai soleil, les deux hommes, dont le véhicule vient de longer une colline et de grimper une montée assez rude, aperçoivent les premières maisons de Trifujik. Aussitôt ils s'arrêtent de chanter. Une impression de soulagement s'empare d'eux.

Depuis quelque temps, Trifujik a pris une certaine importance. Dès l'installation des pionniers dans la région, l'agglomération est tout à coup apparue comme une ville-champignon. Au début, des baraques se sont dressées : marchands, vendeurs, brocanteurs, aventuriers de toutes sortes, trafiquants d'alcool, ont planté leurs boutiques afin de subvenir aux besoins des nouveaux arrivants. Un bar, une taverne, puis deux, puis trois, ont ouvert leurs portes au centre du village. Les pâtés de maisons se sont multipliés. Des postes de traite, des banques, des entrepôts de marchandises et d'inévitables « Variety Stores » jalonnent les rues.

Une certaine animation règne à Trifujik quand la Jeep de Roger fait son apparition dans la rue Principale. De vieilles bagnoles, camions, jeeps de l'armée sont stationnés au hasard. Des gens, accourus pour des emplettes, bavardent aux abords des tavernes et des bars. Roger se dirige vers un « Variety Store » où plusieurs véhicules sont déjà arrêtés. Les deux hommes rentrent dans le magasin.

De nombreux clients discutent et s'affairent devant les différents comptoirs. À deux reprises des maladroits lui pilent sur les pieds. Certains attendent leur tour, discutent politique, d'autres critiquent les prix, font des comparaisons, invectivent les vendeurs. S'armant de patience, Roger se rend aux différents comptoirs où il doit effectuer des emplettes. Rires, protestations, éclats de voix se succèdent sans répit. La fumée des cigarettes prend à la gorge.

Chargé de plusieurs paquets, il va sortir du magasin quand il se heurte à un homme qui s'immobilisait derrière lui et qui le considérait depuis un bon moment.

– Excusez-moi, dit Roger. Je voudrais passer.

L'importun ne répond pas. Un indéfinissable sourire étire son masque aux traits durs. C'est un Indien de haute taille, vêtu à la façon des coureurs de bois. Il semble âgé d'une trentaine d'années à peine, mais ce qui frappe chez lui, c'est l'éclat inquiétant de son regard.

L'inconnu se recule un peu pour laisser passer son voisin mais, tout en reculant, il ne cesse de le dévisager avec la même insistance. Roger regarde autour de lui, cherchant Eddy. Il ne voit personne sinon des inconnus qui continuent de discuter, indifférents au léger incident qui vient de se produire. Tout en cherchant son ami Eddy de tous côtés, il se dirige vers la sortie.

L'Indien s'attarde toujours à le suivre. Il peut même constater qu'il n'est pas seul. Une demi-douzaine de ses congénères l'accompagne. Tout à l'heure ils se perdaient dans la foule des clients. Tandis que Roger a le dos tourné, il suffit d'un clin d'œil pour qu'immédiatement tous les autres se rassemblent dans le voisinage immédiat de l'Indien, comme s'ils étaient prêts à exécuter

aveuglément ses ordres.

Il espère qu'à sa sortie du magasin, cet individu le laissera tranquille. Mais il n'en est rien. Au moment où il atteint la porte, l'importun se décide à l'interpeller puis, se plaçant en travers de la sortie, il dit :

– Monsieur cherche-t-il quelqu'un ?...

– Je n'ai besoin de personne et laissez-moi passer.

– Monsieur est un brave, insiste le malotru. Si seulement monsieur savait qui lui adresse la parole...

– Je sais seulement que c'est un rustre et cela me suffit. D'ailleurs, en voilà assez ! Écartez-vous. Je veux sortir.

L'Indien, sourd à l'injonction, demeure immobile. Ses pieds chaussés de mocassins semblent incrustés dans le sol. Cette scène inopinée attire l'attention des clients et certains se rapprochent. Les Indiens qui accompagnent l'importun se groupent, prêts à se battre, mais sans doute l'énergumène comprend-il que la

bagarre peut lui devenir dangereuse. Au dernier instant il se décide à s'écarter.

D'un pas rapide, Roger sort et descend les quelques marches du perron. Il regrette, à cet instant, de n'avoir pas Eddy avec lui. Au fait, où est-il celui-là ?

Durant les minutes qui suivent, il sent ses appréhensions s'amenuiser. L'Indien et ses acolytes n'ont pas cherché à le suivre jusqu'à sa Jeep où il dépose ses paquets. Il se met immédiatement à la recherche de son ami Eddy. Il visite trois bars, deux tavernes, endroits où possiblement devrait se trouver le chasseur, mais il ne le voit nulle part. Il lui a bel et bien faussé compagnie.

Vers quatre heures et demie de l'après-midi, il se décide au retour. Tant pis pour Eddy, le chasseur de petites bêtes. Il saura bien se débrouiller car il vit dans la région depuis longtemps. Tout autour, l'animation s'est calmée. Il fait froid. Et les gens délaissent les rues et les places pour se réfugier dans les bars et les tavernes.

Roger monte sur le marchepied de la Jeep et s'apprête à prendre place sur son siège quand, tout à coup, un léger cri lui échappe. Un bras vient de surgir de dessous la bâche. Un homme attendait, dissimulé là. Et avant qu'il ne puisse esquisser la moindre résistance, une main s'appuie brutalement contre ses lèvres, lui interdisant de proférer un son. En même temps, une seconde silhouette surgit de derrière le baril d'essence. Paralysé, incapable de résister, il aperçoit enfin les visages de ses agresseurs.

C'est l'Indien et un de ses acolytes qui interviennent de la sorte. Ils ont attendu patiemment. Ils le tiennent maintenant à leur merci. En quelques instants, la Jeep, conduite par l'Indien, quitte Trifujik, en emportant Roger Jasmin solidement ligoté.

La rapidité de l'attaque l'a surpris et il n'a pu offrir de résistance. Il ne sous-estime pas la gravité de la situation, car il sait bien qu'à la moindre opposition de sa part il succomberait infailliblement sous le nombre.

– Mais que me veulent-ils donc ? se demande-

t-il. Je ne les connais même pas.

Un pernicieux sourire se dessine sur le masque bronzé de l'Indien.

En fort mauvaise posture

À peine ont-ils quitté la ville qu'une vieille Volkswagen pétaradante et toute cabossée double la Jeep conduite par un des Indiens et lui barre le chemin dans un crissement de pneus. Deux hommes de haute stature en descendent et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, agrippent le conducteur à la gorge et le projettent sur le sol. L'autre veut se défendre contre ces assaillants imprévus. Mal lui en prend. Il reçoit en plein visage un vigoureux coup de poing qui l'éjecte du véhicule.

Alors, sous les regards épouvantés de Roger Jasmin toujours ligoté, une lutte implacable se poursuit. Étroitement enlacés, les quatre hommes roulent sur le gravier de la route. Immobile, le prisonnier assiste à ce combat acharné. En

quelques minutes, vaincus et meurtris, les deux Indiens s'en vont mordre la poussière et prennent la fuite. À peine remis de sa surprise, Roger considère maintenant les deux gaillards qui sont intervenus en sa faveur au moment où la situation apparaissait critique.

– Je ne saurais comment vous remercier.

– Ce n'est pas nécessaire, monsieur. Nous avons vu l'attentat dont vous avez été victime et, comme nous connaissons de réputation ces lascars, membres de la bande criminelle d'Akipatok, nous n'avons pas hésité à intervenir, dit l'un.

– Vous êtes blessé ? remarque Roger.

– Ah ! Une égratignure.

– Laissez-moi vous panser. J'ai une trousse de premiers soins dans la Jeep.

– Vous êtes bien aimable. Mais ce n'est vraiment pas nécessaire.

– Mais si... mais si... insiste Roger.

L'inconnu se résigne. Pendant qu'il choisit pansements et onguents, Roger hasarde :

– Avec toute cette agitation, j’ai oublié de vous demander à qui je dois cette providentielle intervention.

– Pierre Thierry.

– Gustave Bonzon.

– Moi, je suis Roger Jasmin, établi depuis peu à Isurik.

– Si j’étais à votre place, je ne voyagerais pas seul dans ce pays. Les risques sont trop grands, continue celui qui s’appelle Gustave.

– Mais je n’étais pas seul. Mon compagnon m’a faussé compagnie. Je l’ai cherché partout ; alors j’ai décidé de repartir sans lui.

– Je m’étonne que vous n’ayez pas appel, dit Pierre Thierry.

– Ces misérables ne m’en ont pas laissé le temps. Ils m’ont attaqué tout à fait par surprise... et par derrière en plus.

– Écoutez, monsieur, dit Gustave Bonzon. Après l’incident qui vient de se produire, permettez-moi de vous adresser une proposition intéressante.

– Une proposition ?

– Accepteriez-vous que je vous accompagne jusqu'à votre village ?

– Décidément, riposte Roger, vous me prenez pour une petite fille ?

– Tout à l'heure, vous n'étiez pas une petite fille et pourtant...

– J'aurais du scrupule, coupe Roger, à vous accaparer de la sorte, monsieur Bonzon. Mais vous devez avoir autre chose à faire que de jouer au protecteur.

Il a un geste vague.

– En fait d'occupation, je vais au hasard, au gré de l'aventure. Je cherchais un emploi et, à deux reprises, les hommes d'Akipatok m'ont fait perdre tout espoir. C'est pourquoi je ne les porte pas dans mon cœur. Pour le moment, je ne fais rien. Je pourrais vous accompagner jusqu'à Isurik. D'ailleurs, j'ai entendu dire que la Northern cherchait un homme à tout faire. J'irai m'inscrire par la même occasion.

Et Pierre Thierry d'ajouter :

– Car il faut vous méfier, monsieur Jasmin. On peut s’attendre à tout avec ces bandits. Les gars à qui nous avons infligé une leçon chercheront sans doute à prendre revanche. Jamais meilleure occasion ne pourrait leur être offerte que de vous retrouver seul sur le chemin du retour. Croyez-moi, acceptez l’offre de mon ami.

À peine a-t-il prononcé ces mots que Gustave se retourne brusquement, carabine pointée vers un buisson qui borde la route.

– Qu’avez-vous donc ? interroge Roger dont le regard s’est soudainement assombri.

– Je viens de surprendre une silhouette suspecte dans cette direction. Juste là, en arrière de cet arbuste.

Gustave ne se trompait pas. Tandis que les trois hommes discutaient près de la Volkswagen, quelqu’un s’était glissé en rampant dans leur voisinage immédiat. Se voyant découvert, il s’empressait de fuir.

– Vous voyez que j’avais raison, dit Pierre Thierry. Il s’agit là sans doute d’un des gaillards

de tantôt. Ces coquins n'ont certainement pas dit leur dernier mot.

– Partons, dit Roger à l'endroit de Gustave. Merci, monsieur Thierry, pour votre aide précieuse. Soyez assuré que je n'oublierai pas ce service.

– Le plaisir est pour moi.

– Vous montez avec moi dans la Jeep, monsieur Bonzon ?

– Non, je vous suivrai dans ma Volks. Demain il me faudra revenir.

– Et moi, dit Pierre Thierry, je retourne en ville à pieds. Ce n'est pas bien loin.

Roger monte dans sa Jeep et Gustave dans sa vieille Volks. Et les deux véhicules prennent aussitôt la route.

Plus on s'éloigne de la ville, plus les passants et les voyageurs se font rares. Mais Roger et Gustave ont l'œil bien ouvert. Ils ne remarquent rien d'anormal. Les arbustes et les broussailles sont assez rares dans cette partie de la région ; à peine aperçoivent-ils ça et là quelques jeunes

taillis rabougris. La plaine s'étend jusqu'aux collines qui ondulent à l'horizon. À gauche, vers la rivière, le terrain descend en pente douce jusqu'à la berge. Le soleil commence à descendre.

Ils atteignent une région tourmentée où les collines se rapprochent de la rivière. Elles ondulent, couvertes de sauge et de hautes herbes. À leurs flancs s'accrochent quelques rares arbustes. Soudain, Roger arrête sa Jeep, se dresse. Derrière, la Volkswagen s'immobilise et Gustave observe attentivement dans la direction que lui indique Roger. Il ne parle pas. Chacun a bien aperçu quelques vagues silhouettes au sommet d'une éminence. Trois véhicules.

– Ouvrons l'œil, crie Roger en se tournant vers son compagnon de voyage ; nous sommes épiés.

Il sent de nouveau ses récentes appréhensions l'envahir. Il se rassit et appuie sur l'accélérateur... au fond. Il leur reste encore trente kilomètres à franchir avant de parvenir à destination et la noirceur approche à grands pas. Durant les

quelques minutes qui suivent, trois fois ils discernent les silhouettes mouvantes et fugitives qui roulent à travers champs, tentant sans doute de les intercepter en longeant la base des collines.

À un tournant brusque de la route, trois véhicules louches, phares allumés, barrent complètement le passage. Le conducteur de la bagnole du centre, celui-là même que Gustave avait malmené, module un sifflement prolongé. Les hommes descendent des voitures et, armes à la main, se placent de chaque côté de celui qui semble être le chef du groupe.

– Bougez pas, crie-t-on.

Bien qu'ils soient sur leurs gardes depuis un bon moment déjà, Roger et Gustave ne s'attendaient pas à être attaqués par un groupe aussi considérable. Une balle siffle aux oreilles de Roger et traverse la bâche de la Jeep.

– Ce n'est qu'un avertissement ! Haut les pattes ! Faites pas de folies !

La réplique ne se fait pas attendre. Gustave Bonzon saute rapidement en bas de sa bagnole

puis, à plat ventre sur la route, il décharge sa carabine en direction du groupe d'Indiens. Un certain désarroi se manifeste parmi les assaillants dont plusieurs plongent derrière de grosses roches en bordure du chemin.

Pendant ce temps, Roger ne perd pas une seconde. Il saute de sa Jeep et se camoufle en dessous en dessous, carabine en main. Rendus plus circonspects par cette subite volte-face, peu désireux de servir de cible à Roger et à Gustave, les assaillants bondissent dans les broussailles. Quelques instants plus tard, des coups partent de différentes directions. Les balles sifflent autour d'eux. Par bonheur, la Jeep et la Volks constituent de bons boucliers.

Tout autour, un silence de mort succède au vacarme de tout à l'heure. Mais cette quiétude ne trompe pas Roger et son ami. Il s'imagine bien qu'au moment même où il attend ainsi, immobile, les Indiens continuent leur progression à travers les buissons. Il fait un peu sombre maintenant. Peu à peu, les adversaires se rapprochent de la Jeep, en rampant. Bientôt, sans doute, viendra le

moment où ils s'élanceront de nouveau à l'attaque.

Il ne se leurre pas sur la gravité de la situation. Si une balle perce le réservoir de cent litres d'essence qu'il transporte... Il sait bien que, si cette attaque se produit, il succombera infailliblement, de même que son compagnon de voyage. Ils réussiront peut-être à en abattre deux ou trois, mais les survivants l'emporteront à coup sûr. Plus que jamais, il se sent résolu à combattre jusqu'à la mort. Il ne prévoit pas l'arrivée de renfort pour le moment, car l'endroit est désert et Isurik se trouve encore trop loin pour espérer une intervention de ce côté. Corinne et les enfants doivent s'inquiéter.

Les minutes s'écoulent pourtant sans qu'aucune attaque ne se déclenche. Roger et son compagnon sont absolument convaincus que leurs adversaires demeureront toujours à l'affût et n'abandonneront aucunement leurs intentions. Roger a pris sa Winchester et patiente, le doigt sur la gâchette, prêt à tirer sur le premier qui bouge.

– Peut-être se sont-ils décidés à déguerpir, pense-t-il en tendant l'oreille. Pourtant ces coquins ne sont pas du genre à lâcher.

Soudain, entre les buissons, un visage hideux apparaît. Un Indien est là. Usant de mille précautions, il s'est fauflé, un couteau entre les dents. Il se dispose à surprendre les deux Blancs retranchés sous leur véhicule respectif.

Une détonation claque, tirée par Roger. L'homme, atteint en pleine tête, retombe en arrière et disparaît derrière les feuillages. D'autres adversaires surgissent, débouchant des buissons, et s'élancent vers les véhicules. Exaspérés par la mort de leur compagnon, ils déclenchent l'attaque.

Une fois encore la carabine de Roger se fait entendre, et une fois celle de Gustave. Deux Indiens s'écroulent. Plusieurs coups de feu retentissent, tirés cette fois par les Indiens. Roger, en se retournant, voit son copain grimacer sous l'autre véhicule. Il est touché.

Des cris de victoire éclatent. Trois hommes s'élancent vers la Jeep. Mais Roger garde son

sang-froid. Étendant le bras, il braque sa carabine contre les assaillants. Six détonations, coup sur coup. Atteint en plein élan, le premier s'abat ; son voisin immédiat aussi, deux balles dans la poitrine. Quant au troisième, blessé à l'épaule, il s'empresse de fuir dans le fossé.

Durant quelques secondes, il s'immobilise. Sa courageuse intervention déjoue la tentative des Indiens mais la situation demeure particulièrement critique. Oubliant tout danger, il sort de sous le véhicule, court vers la Volkswagen et plonge à plat ventre auprès de son compagnon qui demeure inerte, replié sur lui-même.

Il secoue Bonzon qui reste immobile et silencieux. Une tache sombre s'étale sur sa chemise, près de l'épaule. Une rapide inspection permet néanmoins à Roger de constater qu'il vit encore. Il respire.

Il traîne le corps de Gustave vers le côté de la voiture, déboutonne la chemise toute souillée de sang, examine la blessure. Il se glisse à plat ventre jusqu'à la Jeep, y grimpe et s'empare de la

boîte de pharmacie. Puis, toujours en rampant, il retourne auprès de Gustave. Il tente d'éponger, à l'aide de coton absorbant, le sang qui coule abondamment de la blessure.

Le silence est complet. On dirait que les Indiens se sont retirés. Il ne doit pas en rester beaucoup. S'arrêtant, Roger prend le temps de recharger sa Winchester qu'il laisse sur le sol, à portée de main. Il constate que les paupières du malheureux s'entrouvrent, laissant filtrer un regard.

– Gustave !... Gustave !...

L'homme demeure un instant sans répondre. Encore tout étourdi, affaibli par la perte de sang, il cherche à rassembler ses idées. Puis la silhouette et le visage de Roger se font plus précis. Recouvrant subitement la mémoire, un éclair fait étinceler ses yeux ; ses lèvres remuent et il murmure d'une voix à peine perceptible. Roger doit coller son oreille à sa bouche pour entendre.

– Mon... monsieur... Jas... min... C'est... c'est vous ?

– Oui.

– Mais... les... In... diens ?

– Rassurez-vous Gustave, ils sont partis.

– Prenez garde !... Ils pou... pourraient... revenir... Ne vous occupez... pas de moi... Songez à vous défendre...

Gustave arrête de parler, épuisé par le grand effort qu'il vient de fournir. Mais Roger ne paraît pas entendre son conseil, car il continue de tamponner doucement la plaie sanguinolente puis, fouillant dans la boîte de pharmacie, il se met en devoir de confectionner un pansement pour arrêter l'hémorragie. Le blessé semble soulagé par ces soins, même si le contact du peroxyde sur la plaie le fait grimacer un peu. Il veut se redresser. Mais il retombe sur le sol poussiéreux.

– Je vous en prie, ne bougez pas, conseille Roger. Vous vous feriez plus de mal encore.

– Mais... vous...

– Ne vous préoccupez pas de moi. Je n'ai rien, pas même une petite égratignure.

– Pourtant... s'ils reviennent...

– La Winchester est tout près de moi. Je saurai me défendre.

Il a prononcé ces paroles avec une complète assurance. Mais son attitude calme ne paraît pas avoir tranquilisé le blessé dont les regards se portent vers la Jeep et les buissons tout proches. Un froissement, qui se produit non loin dans les hautes herbes, fait se retourner vivement Roger.

– Attention ! s'exclame le blessé.

Des silhouettes suspectes apparaissent au-delà des broussailles, de l'autre côté du véhicule. Aucun doute : ils reviennent, décidés à en finir avec leurs intrépides adversaires. Roger Jasmin s'empare de sa carabine. Puis, s'écartant brusquement de son compagnon blessé, il s'en va se cacher derrière une roue de la Volkswagen, du côté opposé aux assaillants. Serrant son arme dans ses mains crispées, il se décide à vendre chèrement sa peau.

Et l'attaque se déclenche. S'élançant hors de leurs refuges, une demi-douzaine de démons

enragés s'aventurent vers la voiture, cherchant à atteindre Roger. À plusieurs reprises, celui-ci tire. Il atteint un des agresseurs à l'épaule, mais les autres balles sifflent, inoffensives, aux oreilles des coquins. Déjà deux gars sont sur lui.

Il se débat désespérément, s'efforçant d'esquiver l'attaque. Il tente de se jeter à terre, mais un troisième agresseur le saisit à bras-le-corps, paralysant ses mouvements. Il a beau se débattre, les autres arrivent à la rescousse. En moins de deux secondes, il se sent emporter par des bras robustes qui l'entraînent vers un vieux camion stationné en travers de la route, à quelques dizaines de mètres plus loin. On le fait monter dans la boîte arrière où quatre hommes le retiennent solidement. Tous les morts et les blessés sont installés dans l'autre camion. Ils prennent la route en direction de Trifujik. Croisant la Jeep et la vieille Volks, Roger voit le corps de Gustave, toujours étendu sur le sol.

Un des gars lui dit d'une voix ironique :

– Monsieur Akipatok désire parler à monsieur Roger.

– Akipatok !

Pendant quelques instants, Roger Jasmin reste cloué de stupeur. Des souvenirs morbides lui reviennent à l'esprit, évoquant le sanglant carnage de la caravane de Guillaume Longpré et il peut mesurer le terrible danger qu'il court. Akipatok !... N'est-ce pas le bandit sauvage dont on parlait il y a quelques temps ?

Les visions horribles du massacre demeurent étonnamment nettes dans sa mémoire. Il n'a jamais oublié les heures tragiques qui avaient accompagné la découverte de l'unique survivant, et ce n'est pas sans effroi qu'il y pense.

Mais comment Akipatok a-t-il appris son nom ? L'Indien l'a appelé « monsieur Roger ». C'est qu'il connaît son nom. C'est donc contre lui qu'était dirigée l'attaque. Que lui veut cet Akipatok ?

Pendant des semaines, on n'avait plus entendu parler du terrible bandit que les Habits Rouges avaient recherché en vain. D'aucuns assuraient qu'il avait trouvé la mort au cours d'un combat et que ses amis avaient emporté son corps ; d'autres

affirmaient au contraire qu'il avait quitté la région à tout jamais et qu'il s'était réfugié chez les Neskapis du Labrador. Mais tout cela ne constituait en somme que de pures suppositions.

Maintenant la cruelle vérité s'impose à lui. Akipatok vit, il est revenu dans la région et Roger se trouve à sa merci. En vainqueurs, ses hommes l'entraînent vers l'inconnu, sans doute vers le lointain repaire où nul ne peut espérer reprendre au bandit son prisonnier.

Roger songe à tout cela pendant que le camion l'emporte sur la route cahoteuse. Les pensées tourbillonnent dans son esprit. Derrière, une « belle d'autrefois » et un autre camion talonnent de près celui des ravisseurs. La lutte a été chaude et coûteuse.

Un sourire de triomphe se dessine sur les lèvres de l'homme qui le maintient en respect.

À la recherche du disparu

Madame Jasmin a couché le petit Éric et les deux enfants veillent en attendant le retour de leur père. La noirceur est tombée depuis un bon moment déjà et les hommes, Roger et Eddy, ne sont toujours pas revenus. Julie tourne en rond comme un lion en cage. À toutes les deux ou trois minutes, madame Jasmin regarde par la fenêtre au cas où elle verrait arriver son mari. Tout est calme dans la maison ; on n'entends que le tic-tac du pendule et les respirations de Cartouche qui dort sur le tapis du salon.

– Mais qu'est-ce qu'ils font ? Ils devraient être de retour.

– Peut-être que la Jeep est brisée, suppose Julie.

– Cela m’inquiète, dit la mère.

Vers onze heures, une camionnette s’arrête devant la maison. Un homme, vêtu comme un trappeur, en descend, fait quelques pas et lance un énorme caillou qui traverse la baie vitrée du salon. La vitre éclate en dizaines de morceaux. Tous sursautent et Cartouche, que le bruit inattendu a réveillé brusquement, aboie avec rage, le poil hérissé. Julie court à la fenêtre juste au moment où le véhicule démarre en emportant le vandale.

Maurice, qui a ramassé la pierre sur le plancher, dit avec stupéfaction :

– C’est un message !

– Quoi ?

– Regardez. Un papier est enroulé à la pierre. Regardez.

– Donne, dit la mère.

Nerveusement, elle défait la ficelle et déroule la feuille de papier. Elle lit :

N’attendez pas votre mari ce soir. Il est entre

nos mains. Il vous sera remis sain et sauf en échange du bébé que vous gardez. N'avertissez pas la police car il serait exécuté. Attendez nouvelles instructions.

AKIPATOK

– Akipatok ! répète Maurice interdit.

– Papa aux mains d'Akipatok ! grommelle Julie blême de peur.

– Maudit de maudit !

Madame Jasmin tremble, le message entre les mains, les yeux hagards. Elle regarde le papier sans le voir. Elle reste là, debout, blanche, figée de stupeur. Les deux enfants ragent et gesticulent. Le silence est terrible.

Puis elle s'effondre, en larmes, sur le canapé. Julie et Maurice se précipitent auprès d'elle.

– J'y vais, dit Maurice.

– Où ? demande Julie.

– Je vais à la police. Le poste n'est pas loin. Je vais chercher de l'aide.

– J’y vais aussi.

La mère n’a aucune réaction. Ses yeux sont vagues ; elle tremble de tous ses membres. Elle suffoque.

– Il ne faut pas oublier que nous avons un petit compte à régler avec cet Akipatok, dit Julie.

– Maudit sauvage d’Assiniboine de macédoine, vocifère Maurice.

– Ce misérable est un bandit dangereux. Il faut que j’apporte le 12, dit Julie en empoignant le fusil de chasse de son père.

– Raison de plus pour faire justice et mettre fin à ces sanglants carnages, conclut Maurice en enfilant son anorak.

La mère lève les yeux vers ses enfants au moment où ils vont franchir le seuil de la porte.

– Soyez prudents, vous deux !... Revenez au plus vite !... J’ai peur.

– Sois sans crainte, maman, répond Julie.

– Nous courons jusqu’à la R.C.M.P.

– Revenez vite.

Debout près de porte, elle voit partir ses deux enfants au pas de course dans la nuit. Elle tremble encore plus. S'il revenait pendant leur absence... Si Akipatok venait prendre l'enfant... Pas ce maudit Akipatok qui a massacré la caravane de Guillaume Longpré !... Tout ce sang versé sur le sol...

Elle est secouée d'énormes sanglots. Elle reste là, debout près de la porte, immobile, paralysée, les yeux mouillés. Elle crispe les mains sur le dossier du fauteuil. Elle se rappelle les yeux de son Roger...

– Non, ce n'est pas vrai, il n'est pas... il n'est pas... Non, non, pas lui...

Elle laisse glisser ses mains le long du fauteuil et tourne les yeux du côté de la fenêtre brisée. Elle est éblouie. La pièce est remplie de lueurs rouges, des taches rouges, des taches de sang. Il y en a partout, sur le tapis, sur les murs, dans l'air, comme une poussière aveuglante, sur son linge, sur les meubles. Pénombre. Des disques bleus se mettent à tourner devant ses yeux. Elle titube jusqu'au fauteuil, s'y laisse choir.

Elle s’imagine un homme entrant dans la pièce, à pas feutré. Il connaît les airs de la maison puisqu’il marche avec assurance sans chercher à reconnaître les lieux. Il avance vers elle, avec un couteau à la main.

– Groum...

Elle tressaille. Cartouche s’étire sur le tapis. L’homme disparaît. Elle se lève. Les disques bleus reviennent. Des disques qui tournent, devant ses yeux. Elle s’assoit et se laisse emporter.

Dans la nuit noire, des pas. On dirait quelqu’un qui marche sur le gravier de l’allée : un homme avec des chaussures molles. Il avance avec précaution. Il s’arrête. Puis il reprend sa marche, comme transporté sur un nuage. Les disques bleus reviennent, les flaques rouges. Bleu, rouge, tourne, bleu, rouge, tourne, bleu, rouge...

Elle se lève, s’approche de la pharmacie de la salle de bain, en tire un petit tube et absorbe deux cachets, deux cachets qui lui feront oublier ses malheurs pour quelque temps. Quelle prodigieuse

invention ! Deux cachets ! Et pouf ! Ça vous étend pour quelques heures, ça vous transporte au merveilleux pays des rêves où les hommes sont doux et où les anges psalmodient des chants ensorcelants. Rouge, bleu, tourne et tourne et tour...nnnnne. Et elle tombe endormie sur le grand canapé du salon.

– Maman, maman !

– Euh !... Euh !...

– Réveille-toi, maman.

Elle est tirée de son sommeil par Julie et Maurice qui reviennent du village en compagnie d'un homme en habit rouge.

– Ah !... Eh bien ! marmonne-t-elle, encore à moitié endormie.

– Eh bien ! reprend Julie. Nous nous sommes déplacés pour rien.

– Nous amenons le gendarme Gauthier, précise Maurice. Il ne sait absolument rien concernant Akipatok. Il nous a assuré qu'il va faire une enquête...

– Bon ! Une affaire qui va durer des mois...

– Je crains, madame, dit le gendarme, que vous êtes victime d’un plaisantin.

– Mais voyons donc, objecte madame Jasmin, le message...

– Sans doute, sans doute... Les Assiniboyés sont depuis plusieurs semaines cantonnés dans leur réserve et Akipatok a disparu sans laisser de traces. C’est probablement une plaisanterie d’un voisin pour faire peur à vos enfants turbulents.

– Un disparu peut fort bien redonner signe de vie, précise Maurice.

– D’autant plus que Eddy le Grand Flanc mou nous a rapporté des attaques de bandits ces derniers temps, ajoute Julie.

– Oui, oui, oui, bien sûr. Mais ceux-ci ne tarderont pas à être complètement hors d’état de nuire. Et rien ne laisse supposer qu’il s’agit là d’Akipatok et de ses hommes.

– Tout cela risque de mal tourner, dit madame Jasmin, inquiète.

– Pour ce soir, reprend l’officier, comme vous êtes inquiète et très émotionnée, je vous conduits

à notre poste avec le bébé et les deux enfants. Vous pourrez y passer la nuit en toute tranquillité. Ainsi, sous notre protection, vous serez plus tranquille et, demain matin, nous irons à la recherche de votre mari, si d'ici là il n'est pas de retour.

Tandis que le policier s'adresse ainsi à madame Jasmin, Maurice et Julie restent immobiles à trois pas derrière. Le masque contracté, le garçon semble absorbé dans de profondes pensées. Leur visite au poste de police a détruit toutes ses illusions concernant une action rapide des représentants de l'ordre. Pourtant, ni lui ni Julie ne s'avisent de prendre part à la conversation.

Madame Jasmin habille le bébé et toute la famille quitte la maison pour le quartier général de la police. Le long du parcours, c'est à peine si Maurice hasarde quelques mots à l'oreille de sa sœur.

Quand ils sont tous bien à l'abri dans les locaux des représentants de la loi et qu'on ait fait installer madame et le petit dans une chambre à

l'étage supérieur, Maurice s'approche du gendarme Gauthier, l'air soucieux.

– Il y a quelque chose qui te tracasse, petit ?

Et comme le jeune garçon manifeste une certaine gêne à lui parler, il insiste :

– Allons ! Parle !... Je t'écoute.

Maurice hésite encore quelques instants avant de répondre puis, serrant rageusement les poings, il déclare tout d'un trait :

– Puisque nous ne pouvons pas compter sur les représentants de la loi, je ferai donc justice moi-même !

– Tu feras justice toi-même !... Voyez-vous ça !... En vérité, tu ne manques pas de culot, petit !

Le gendarme Gauthier ponctue ses paroles d'un franc éclat de rire. Mais Maurice ne se laisse pas impressionner.

– Il faut à tout prix que je retrouve cet Akipatok maudit et que je lui fasse payer très cher ses odieux méfaits.

– Et comme ça, tu crois qu’Akipatok s’en viendra bien gentiment vers toi et se mettra à ta complète merci ? Le gaillard est bien trop rusé. Vraiment, tu es téméraire, mon garçon, et tu deviens agaçant à la fin. J’ai rencontré bien des gens au cours de mon existence et de mon séjour ici, au Lac Carré, et je puis t’affirmer n’avoir jamais vu un garçon aussi courageux et entêté.

– Sachez bien, monsieur, que si ce démon se trouve en ma présence, je ne le manquerai pas. Je sais me servir d’une carabine.

Les yeux du garçon lancent des éclairs. Le gendarme Gauthier le considère, visiblement interdit par la détermination dont il fait preuve.

– Voilà qui est bien parlé, mon frère, se décide à dire Julie. Nous serons deux à la besogne. Compte sur moi.

– Dans ce cas, dit le policier, je vous aiderai. Dès que le jour se lèvera, je partirai à la recherche de votre père, ne fut-ce que pour vous protéger en cas de danger.

Maurice ne dit plus un mot. Il va s’asseoir

avec Julie sur un banc de bois, près du mur recouvert d'avis et de photographies de toutes sortes : hommes recherchés, avis de décès, promesses de récompenses, notes administratives et des photos d'édifices en construction...

– Vous n'avez pas la photo d'Akipatok ? ose demander Maurice.

– Malheureusement non. On ne l'a jamais vu en personne.

Les enfants continuent d'examiner la pièce dans tous les coins et recoins. Ils n'ont rien d'autres à faire pour le moment. Julie s'assoupit sur le banc.

À quatre heures, Maurice commence à s'agiter. Sa sœur se réveille en sursaut.

– Nous partons bientôt ? Il fera jour dans quelques minutes.

– Il faut attendre que mon remplaçant arrive. Je ne peux pas laisser le poste vide... En cas d'urgence...

– Arrivera-t-il bientôt ?

– À quatre heures et demie.

– Ah !

À peine une faible lueur blanchâtre pâlit-elle l’horizon Est que Maurice et Julie montent sur la banquette du camion kaki de la police. C’est un camion de l’armée avec une grande bâche à l’arrière, comme on en voit parfois sur les routes, avec le sigle de la R.C.M.P. sur les portières. Le gendarme Gauthier prend le volant et ils quittent le garage. Après un léger détour vers la maison où ils constatent que monsieur Jasmin n’est pas de retour, ils prennent la direction de Trifujik.

Le voyage est sans histoire. À cette heure matinale, personne sur la route. C’est même monotone et Maurice s’endort, la tête appuyée sur la portière. Ils roulent une heure au moins, peut-être plus. Tout à coup, le conducteur dit :

– Tiens ! Du nouveau !

– Quoi ? Akipatok ? dit Maurice soudainement tiré de son sommeil.

– Hey ! Pas si vite, fiston. Tu n’as que ce nom en tête. Je ne sais pas si c’est lui qui rôde dans les parages, mais il y a un camion renversé dans le

fossé.

Le gendarme ralentit un peu l'allure du camion pour permettre aux enfants de jeter un coup d'œil. Puis on continue. En quelques minutes, dix ou douze, on atteint les premières maisons de Trifujik. Maurice et Julie sont soulagés. Le camion s'arrête devant les bureaux de la Gendarmerie Royale.

– Tiens ! Salut Gauthier ! Quel bon vent t'amène de si bonne heure ? s'exclame un homme en uniforme rouge, assis derrière un bureau où s'entassent des montagnes de papiers.

– Ces enfants cherchent leur père. Ils prétendent qu'il a été victime d'Akipatok.

– Quel nom ?

– Jasmin, dit Maurice.

– Jasmin !... En effet, monsieur Jasmin est venu ici au cours de la nuit...

– Ah oui !

– En ce moment, il doit être bien tranquille chez vous. Tout s'est bien terminé et notre hélicoptère l'a accompagné jusqu'à Isurik.

– Il n’y était pas à quatre heures trente.

– C’est possible. Il devait être trois heures et demie quand il est parti d’ici. Vous ne l’avez pas rencontré en route ?

– Non.

– Vous n’avez pas vu l’hélicoptère non plus ?

– Oui. En quittant Isurik. C’était peut-être lui.

– Possiblement.

– Mais que s’est-il passé ? demande Julie. Vous avez dit que tout s’était bien terminé. C’est donc qu’il s’est passé quelque chose.

– Assoyez-vous. Je vais vous raconter.

Le policier fait le récit complet de ce qui s’est déroulé au cours de la nuit ; comment monsieur Jasmin et son compagnon de voyage ont été attaqués, le piège que la police a tendu et le sauvetage des deux hommes. Le compagnon de monsieur Jasmin repose dans un état critique à l’hôpital.

– Eddy, à l’hôpital ? dit Maurice. On pourrait le voir ?

– Sans doute, s’il est assez bien. Mais je ne vous assure de rien, car il était dans un assez piètre état.

– Ah ! Mon Dieu ! Mon cher ami Eddy entre la vie et la mort, murmure Maurice, inquiet.

– Vous avez parlé d’un camion renversé dans le fossé non loin d’ici, interroge Julie.

– Oui. C’est dans ce camion que votre père était emmené par les hommes d’Akipatok, précise le policier.

– C’est sûrement le camion que nous avons vu, dit le gendarme Gauthier.

– Sans doute.

– Allons-y, dit Julie.

– Mais j’aimerais voir mon ami Eddy le Grand Flanc mou. Pauvre lui.

– Comment l’appellez-vous ? demande le policier intrigué.

– Eddy... Eddy le Grand Flanc mou, précise le garçon.

– Ce n’est pas ce nom-là que portait le

compagnon de votre père.

– Oui... Oui, je sais. Ce n'est pas son vrai nom. Nous le surnommons ainsi.

– Bien ! Allons-y !

– Après quoi, ajoute le gendarme Gauthier, nous irons jeter un coup d'œil du côté de ce camion renversé. Puis nous retournerons à la maison. Ma femme doit s'inquiéter.

– Bien, approuve Maurice.

On se rend à l'hôpital. Il faudrait peut-être dire une maison ordinaire transformée en hôpital, car seule une affiche la distingue des autres. Ils se rendent à la chambre 8. Sur la pointe des pieds, Maurice pousse la porte et entre. Le blessé, la tête enveloppée et une jambe suspendue au plafond, repose dans un profond sommeil.

– Mais... murmure Maurice, interloqué.

Et il sort de la chambre à vive allure.

– Ce n'est pas Eddy, dit-il à Julie.

– C'est pourtant bien l'homme qui accompagnait votre père, assure le policier.

– Mais où est Eddy ?

– Je ne sais pas de qui vous parlez.

Tout songeur, Maurice se retourne. Et le groupe quitte l'hôpital. On monte dans le camion et, après de brèves salutations, on repart pour la maison.

– Mais où est Eddy ?

Maurice ne cesse de se poser cette question. Et Julie aussi est songeuse. C'est bien bizarre quand même... Quel mystère !

Le camion transportant Maurice, Julie et le gendarme Gauthier quitte Trifujik vers onze heures. Le ciel est gris ; il fait très froid et la neige commence à tomber. Par chance, une bonne chaufferette garde les trois passagers bien à l'abri du froid à l'intérieur de l'étroite cabine.

À l'approche du carrefour où s'est embourbé le camion des Indiens, le gendarme Gauthier ralentit. Les hommes occupés à le tirer de sa fâcheuse position interrompent leur travail et, probablement à la vue du cigle de la R.C.M.P. qu'arborent les portières du camion, se mettent à

courir dans toutes les directions et plongent dans les broussailles pour se camoufler.

– Hey !... regarde... dit Julie en pointant d'un fuyard, regarde Maurice...

Mais Maurice n'entend pas la suite car elle a ouvert la portière et court déjà à travers le champ, dans le but évident de rattraper un des fuyards.

– Attention ! crie le gendarme Gauthier qui a, lui aussi, sauté à terre.

Mais Julie n'entend rien et court comme une folle en direction du camion renversé dans le fossé. Maurice et le gendarme se mettent à sa poursuite à toute allure.

– Arrête, fille ! crie Gauthier.

Autour du camion, des pistes dans la neige fraîche, des pistes au sujet desquelles aucune hésitation ne peut subsister. Julie ne s'arrête pas ; elle enjambe le fossé et, tout en courant, suit une piste qui se dirige vers un champ inculte. La jeune fille se soucie peu des bêtes qui peuvent s'y trouver. C'est un autre gibier qu'elle cherche à surprendre. Pas un instant elle ne pense qu'elle

peut être attaquée par les Indiens. Peu lui importe le danger. Elle a sa carabine en main, pour se défendre.

Elle franchit une distance d'une centaine de pas sans rien découvrir d'anormal, mais bientôt, elle s'immobilise en laissant échapper un soupir de satisfaction. L'herbe lui apparaît foulée devant elle. En dépit de la neige qui tombe, les pistes se détachent suffisamment nettes pour donner l'assurance qu'un homme est passé par là, il y a quelques secondes à peine. Elle examine le sol. Les empreintes de mocassins, cousus sur les bords, de cordelettes de cuir entrecroisées, sont distinctement imprimées sur la neige fraîchement tombée. Plus de doute possible.

Elle prête l'oreille. Tout autour, c'est le silence presque absolu. Parfois, les cris de Maurice ou de Gauthier, ou des chants d'oiseaux partant des bosquets environnants, troublent ce silence lourd de menaces.

Cependant, si elle n'était si absorbée, elle pourrait surprendre des silhouettes furtives qui se glissent de buisson en buisson. Quand elle relève

la tête, elle ne voit rien d'anormal.

Quelques secondes passent. Tout à coup, la fille se retourne, carabine en main, comme pour parer à un danger imminent. Le cœur battant, retenant son souffle, elle tend l'oreille, plus attentive que jamais. Les sourcils froncés, elle attend, le doigt sur la gâchette. Elle a l'intuition qu'il se passe quelque chose à peu de distance. Intriguée, elle esquisse quelques pas dans cette direction.

– Hey ! Sors de là ! Je t'ai vu ! crie-t-elle. Je t'ai reconnu, Eddy, vite, sors de là ! C'est moi, Julie. Eddy !... Eddy !... Je t'ai vu, je sais que c'est toi...

Des coups de feu en provenance des collines. Elle y jette un coup d'œil furtif. Mais deux bras vigoureux se saisissent d'elle, de derrière un buisson. Elle crie, mais une main se plaque sur sa bouche. Elle est traînée dans les broussailles.

Derrière les collines

Au moment où le véhicule emportant Roger Jasmin va bifurquer en direction des montagnes du Sud, plusieurs détonations éclatent dans la nuit. Des tireurs, minutieusement camouflés dans les buissons, viennent d'épauler leur arme et de prendre le conducteur du camion pour cible.

Atteint à l'épaule, l'Indien tombe à la renverse sur le siège du camion qui, laissé hors de contrôle, va s'échouer dans le fossé. La Jeep et la « belle d'autrefois » qui suivent de près, évitent de justesse une collision et filent à vive allure en direction des montagnes, à travers champs.

Roger se sent projeté avec force et, passant par-dessus bord, s'en va tomber sur le sol. Dans sa chute, il se heurte le front et la douleur est telle qu'il perd connaissance. Il demeure sans

mouvement, pendant que d'autres coups de feu continuent de se faire entendre, semant la surprise et le désarroi parmi les Indiens du camion.

Tapis derrière les broussailles, les tireurs invisibles continuent de décimer les Assiniboyés qui, l'un après l'autre, se dispersent. Mais les mystérieux adversaires les harcèlent de leur feu nourri et régulier. Les balles sifflent. Abandonnant le camion, les Assiniboyés se précipitent à travers les champs. Une dizaine d'hommes en habits rouges sortent de leurs cachettes et se rapprochent du camion renversé. Des Indiens filent, peu désireux d'opposer la moindre résistance à ces adversaires imprévus qui tirent dans le noir.

– Gustave !... Gustave !... Où êtes-vous ?

Tous les membres de la troupe vont et viennent en examinant attentivement le sol devant eux. La noirceur est complète ; aussi quelqu'un va chercher une lampe de poche dans le camion et, par la même occasion, allume les phares. Les appels se multiplient mais demeurent toujours sans réponse.

Enfin quelqu'un pousse une exclamation :

– Le voilà ! Le voilà !

Précédant ses compagnons et exécutant d'impressionnantes enjambées, celui qui semble diriger l'équipe des gendarmes s'élance vers une forme immobile qui gît sur le sol, non loin du camion, du côté que les phares n'éclairent pas. L'homme a fait un vol plané de plusieurs mètres.

– C'est votre ami ?

– Mais non ! répond Pierre Thierry ; c'est ce monsieur Jasmin avec qui Gustave voyageait.

C'est bien Roger Jasmin en effet. Il demeure là, à l'endroit même où il est tombé. Les yeux clos, le front ensanglanté, il est inconscient. Le policier le soulève entre ses bras robustes puis, relevant la tête du malheureux et l'appuyant contre son genou, il se met en devoir de le secourir.

– Passe-moi le bidon de whisky que je porte en bandoulière, commande-t-il à un de ses hommes qui se penche avec inquiétude.

L'interpellé s'empresse de s'exécuter. Alors le

policier verse quelques gouttes d'alcool entre les lèvres de l'inconscient.

– Il n'est qu'évanoui, assure-t-il. Le choc a été rude. Il est tombé sur le front. Mais je ne crois pas qu'il ait une fracture.

À peine le blessé a-t-il absorbé une petite gorgée qu'un brusque tremblement le saisit, en même temps qu'une légère crispation de la figure. Une plainte lui échappe. Puis les paupières s'entrouvrent. D'abord aveuglé par les rayons de la lampe de poche que tient Pierre Thierry et encore étourdi par le choc qu'il vient de subir, il referme les yeux. Puis les ouvre et les referme aussitôt. Il les ouvre de nouveau et considère avec étonnement les figures qui se penchent au-dessus de lui.

– Euh !...

– Monsieur... monsieur... dit le policier.

– Euh !...

– Mister... Mister Jasmine... poursuit un autre.

– Euh !...

– It's me, captain Clark.

– Euh !...

– Et moi, Pierre Thierry. Où est Gustave ?

– Gus...

– Gustave Bonzon... est-il avec vous ?

– Je... je me rappelle... bafouille-t-il. Oui, oui.
Je me rappelle... Gustave Bonzon.

– Où est-il ?

– Sur la route... Mort... ou blessé...

– Où ça ?

– Sais pas... Là-bas... où les salauds nous ont
attaqués... sur la route... là... sais pas... dix ou
douze kilomètres... peut-être plus...

– Lieutenant ! commande le capitaine Clark.
Prenez l'hélicoptère et partez avec trois hommes
à sa recherche.

– À vos ordres ! répond l'interpellé.

Des hommes sautent le fossé et partent, à la
lumière d'un petit projecteur, à travers le champ.
Deux minutes plus tard, on entend le bruit
assourdissant d'un moteur. L'hélicoptère s'élève
et part à basse altitude au-dessus de la route

conduisant à Isurik.

Pendant ce temps, le capitaine Clark, son adjoint et Pierre Thierry soulèvent Roger Jasmin et le transportent sur le sol, devant les phares du camion. L'adjoint verse quelques gouttes de whisky dans le creux de sa main puis, avec un mouchoir, il tamponne le front du blessé.

– Vous devez une fière chandelle à ce monsieur, dit le policier en désignant Pierre Thierry.

– Après votre départ avec mon ami Gustave, je me suis rendu au bureau de la R.C.M.P. et j'ai fait part de mes craintes au capitaine Clark. Ils ont décidé de tendre un piège aux hommes d'Akipatok.

– Akipatok !... Grand Dieu !... Je me souviens, murmure Roger

– Où est-il celui-là ? demande Pierre.

Roger a un geste vague. Il se souvient d'avoir vu ses ravisseurs mais Akipatok, il ne l'a pas vu. Puis le choc s'est produit et il ne se rappelle plus rien.

– Vite ! Il faut le retrouver, ajoute-t-il.

Se remettant un peu de ses émotions, il tente de se soulever, une lueur farouche dans les prunelles.

– Les rascals qui m’ont attaqué ne peuvent être bien loin. En cherchant un peu...

– Il fait trop noir, coupe l’adjoint du capitaine Clark. Il serait difficile de suivre leurs traces.

– Les canailles !

– Qu’importe, grogne l’adjoint. Nous les retrouverons bien.

Grâce aux soins du policiers en habit rouge, le blessé se remet de plus en plus, mais reste tout abasourdi par l’aventure dont il a été victime. Maintenant il parle avec plus d’assurance.

– Quelle heure est-il donc ?

– Un peu plus de minuit...

– Ti-père-nu-pieds ! Ma femme doit être inquiète !

– Dès que l’hélicoptère sera de retour, dans environ une demi-heure, nous irons rassurer votre

épouse, confirme l'adjoint.

– Merci !

Maintenant plus détendu, Roger Jasmin raconte en détail l'incident dont ils ont été victimes Gustave Bonzon et lui.

Comme prévu, l'hélicoptère revient au bout d'une demi-heure. Il se pose sur la route, non loin du camion renversé. Roger et les autres se lèvent pour s'approcher de l'appareil dont la porte latérale vient de s'ouvrir. Gustave Bonzon est étendu sur une civière, inerte. La pâleur de son visage aux yeux clos est telle qu'ils croient se trouver en présence d'un cadavre.

– Si les balles n'ont pas atteint le poumon, tout ira bien, s'empresse de dire l'un des policiers de l'hélicoptère.

– Le mieux à faire, opine l'adjoint, serait de le conduire à l'hôpital de Trifujik. Là, ils ont le nécessaire pour le soigner.

Tous montent dans l'énorme machine volante. Durant le parcours, pas une parole n'est prononcée. Toutefois, l'expression angoissée des

visages laisse deviner la préoccupation et l'anxiété de chacun.

À l'hôpital, on conduit le blessé à la salle d'urgence. Exténué par le transport qui lui a été pénible, en dépit des précautions prises par les policiers pour lui éviter toute secousse, Gustave Bonzon ne se rend toujours aucun compte de ce qui se passe autour de lui. Les yeux clos, terriblement pâle, il délire, prononçant des mots sans suite.

– Je vais l'examiner immédiatement, dit le médecin de service, qui a été prévenu par téléphone.

En quelques minutes, le blessé est installé sur la table d'examen et débarrassé de ses vêtements. Minutieusement, le médecin l'examine.

– Il faut le transporter à la salle d'opération. Il a de la chance. Le poumon n'est pas atteint mais la perte de sang l'a considérablement affaibli. Il faudra du temps.

Pendant plus d'une heure, les hommes attendent le retour du médecin. Tous sont

anxieux. Enfin, il paraît.

– Maintenant, nous allons le laisser se reposer. La secousse a été rude. Avec beaucoup de soins et de précautions, je pense que nous pourrons le tirer de là. C’est une chance que le gaillard soit solidement bâti ; sa vigoureuse constitution autorise tous les espoirs. Dans quelques jours il sera remis.

– Je resterai auprès de lui, dit Pierre.

Chacun se retire en silence. Le médecin les accompagne jusqu’à la sortie.

– Pilote, conduisez monsieur jusqu’à sa Jeep.

– Bien.

– Paul et Henri ramèneront la Volks de monsieur Bonzon ici.

– À vos ordres !

La nuit, dans les airs, il fait noir dans le Grand Nord québécois. À peine ont-ils entrevu les phares d’un véhicule roulant sur la route en direction de la ville. Monsieur Jasmin se penche de temps en temps pour regarder par le hublot ; noir en avant, noir en arrière, noir partout. On

dirait flotter dans un encrier.

C'est grâce à de puissants projecteurs placés sous l'hélicoptère qu'on repère la Jeep et la Volks abandonnées sur la route. L'appareil se pose à proximité.

– Nous vous survolerons jusqu'à Isurik.

– Ce ne sera pas nécessaire. Dans la nuit, ils n'oseront plus attaquer. Ils ont eu leur leçon. D'ailleurs, j'ai de quoi me défendre, conclut Roger en caressant la crosse de sa Winchester.

Mais les policiers insistent tant et si bien qu'il faut un bon dix minutes de pourparlers avant qu'ils se décident à regagner leur appareil. Roger, Paul et Henri regardent s'élever l'hélicoptère dans le noir.

– Bonne chance, monsieur, dit le gendarme prénommé Paul.

– Bonne chance ? Pourquoi ?

– Pour le voyage de retour...

– Mais je ne retourne pas chez moi...

– Ah non ! s'exclament les deux policiers.

– Non. Je retourne auprès du camion renversé. Je veux en avoir le cœur net avec cette affaire.

– Mais...

– Inutile d’insister. Ma décision est prise.

On monte en voiture. La Volkswagen suit la Jeep dans la nuit noire.

Le soleil est sur le point de poindre à l’horizon quand ils atteignent l’endroit où le camion s’est renversé dans le fossé. Monsieur Jasmin emprunte sans hésiter la petite route de terre qui serpente dans la vallée, en direction des collines qui se profilent au loin. La Volkswagen conduite par les policiers suit à quelques mètres par derrière. Ils n’ont pas long à faire, deux ou trois kilomètres, environ.

Roger freine brusquement et la Volks faillit l’emboutir à l’arrière. Sans mot dire, il se dresse et pointe dans une direction. Paul et Henri comprennent. Un camion et une « belle d’autrefois » stationnent en bordure de la route, un peu en avant.

– Ce sont les véhicules qui nous suivaient,

explique Roger.

– Allons-y, disent les policiers.

À pas feutrés, carabine en main et se dissimulant du mieux qu'ils peuvent derrière les broussailles, ils avancent. Ils dépassent les deux véhicules et suivent un étroit sentier qui gravit la côte entre les arbustes. Soudain, des froissements et des pas, derrière le rideau de feuillage...

Un groupe de personnes, des Indiens semble-t-il, à première vue, s'avancent à travers les bois. À la file indienne, silencieux, semblables à des fantômes, ils atteignent une clairière. Les trois hommes bien dissimulés entendent clairement :

– Halte ! Nous sommes arrivés ! déclare le premier de la file.

Nul ne répond, mais chacun s'arrête.

– Akipatok et ses braves sont les premiers au rendez-vous, dit alors le premier Indien en se tournant vers les autres.

Roger Jasmin sursaute. Il lui semble que cette voix lui est familière. Il aimerait se lever un peu pour voir, mais le risque est trop grand. Il est

intrigué : où donc a-t-il entendu cette voix ? À l'usine ? Au village ? Au magasin « Variety Store » ? À Port-aux-Moines avant de partir ? Il scrute les feuillages, tentant de discerner à travers ceux-ci, une silhouette permettant d'identifier ce mystérieux personnage.

Paul, à plat ventre derrière ses broussailles, voit Akipatok promener autour de lui un long regard, puis se retirer un peu à l'écart, s'adosser contre un bouleau sec, immobile. Dans le ciel grisâtre se profilent les fuseaux sombres de grands pins. Une brise très légère vient lui caresser le visage.

Il n'a pas pu se résigner à son cruel échec d'hier soir. Il rêve de prendre sa revanche et de tenir de nouveau en son pouvoir celui qui lui a si malencontreusement échappé. Il revit les épisodes déconcertants qui se sont succédé au cours de cette nuit funeste. La fortune ne l'a guère favorisé. Le vent a viré de bord.

Akipatok et son petit groupe vivent de chasse et de rapines, se déplaçant constamment pour éviter d'être capturés. Ils ont parcouru des

kilomètres et des kilomètres, tantôt attaquant des pionniers isolés et des caravanes, tantôt pillant les magasins et les réserves. Et c'est ainsi qu'ils sont revenus sur le terrain de leurs anciens exploits, d'avant l'arrivée des pionniers. Les pionniers maudits.

Depuis longtemps les autorités canadiennes sont persuadées de sa mort. Personne ne se doute que cet homme, vêtu à la façon des coureurs de bois et coiffé d'un bonnet de castor à deux queues de renard, est revenu. Incognito, le bandit et ses acolytes ont pu se glisser jusqu'à Trifujik sans éveiller la méfiance.

Pendant un long moment encore, il reste immobile, les bras croisés, adossé au tronc de son bouleau. À quelques pas de là, les autres ont allumé un feu et préparent le repas du matin qui répand un alléchant fumet.

De derrière son buisson, Henri voit les tentes dressées les unes près des autres. Accroupis autour du feu, des Indiens attendent, sans mot dire, telles des statues. Mais Akipatok, visiblement impatient, observe avec attention les

alentours. On dirait qu'il attend quelqu'un. Sa main nerveuse se porte parfois sur le manche de son couteau de chasse qui émerge de la gaine en cuir pendue à sa ceinture.

Tout à coup, il tressaille. Le hululement lugubre d'une chouette se fait entendre à peu de distance puis, brusquement s'arrête. Alors Akipatok porte un doigt à sa bouche. Il imite à son tour le cri de l'oiseau. C'est un signal !...

Six d'hommes apparaissent. Au premier coup d'œil, il est facile de remarquer qu'il ne s'agit pas d'Indiens mais de Blancs. À leurs attitudes farouches, à l'expression féroce de leurs physionomies, ils inspirent, dès le premier abord, la méfiance et la crainte.

L'homme qui paraît être le chef du petit groupe, un véritable colosse au visage agrémenté d'une longue moustache brune qui tombe de chaque côté de ses lèvres, s'avance aussitôt à la rencontre d'Akipatok, la main tendue.

– Mon frère est le bienvenu, déclare le chef des Indiens en tendant la main à son tour.

– Monsieur Akipatok peut constater que nous sommes exacts au rendez-vous.

– Mon frère et ses compagnons feront bien de s’asseoir autour du feu. Nous parlerons.

– Ce n’est pas de refus... Allons ! Avancez vous autres.

Le colosse se tourne vers ses compagnons qu’il invite à prendre place autour du feu.

– L’équipe est au complet : Nick Malden, Sam Hopwell, Ted Baril, Buffalo Den, Pietro Carlisci et moi.

Deux minutes plus tard, tout le groupe s’est assis près du feu. Akipatok et Beef s’installent à l’écart, tout près de la cachette de Roger.

– Alors, c’est bien entendu, déclare le colosse blanc, il ne saurait exister d’équivoque entre nous. Nous sommes bien décidés à t’aider et à intervenir, mais...

– Mais quoi ?

– ... les conditions au sujet desquelles nous nous entendus devront être scrupuleusement respectées.

– Elles le seront, affirme Akipatok.

– Bien.

– Akipatok veut son fils.

– Et nous aurons deux cent caisses de cigarettes, des canadiennes ?

– C'est exact. N'ai-je pas tenu parole, toujours ?

– Je ne dis pas le contraire mais...

– Mais quoi ?

– La fois de la caravane...

– Ce n'était pas la même chose. Souviens-toi. Nous quitions définitivement la région, avec nos familles et nos pénates. Ce n'est que par hasard que nous avons rencontré cette caravane de colons. J'y ai perdu ma femme et mon enfant.

– Oui, c'est vrai.

– Maintenant, je sais que mon fils n'est pas mort. Et je le veux. Tu n'auras pas à le regretter. Deux cent caisses.

– Alors, marché conclu.

– Marché conclu.

– Dans ce cas, il serait inutile de nous attarder plus longtemps.

– Et moi, conclut Akipatok, je dois aller dépanner ce maudit camion.

Beef se lève. Il échange encore quelques rapides propos avec son copain puis, d'un pas rapide, rejoint le groupe assis près du feu. En moins d'une minute, ils ont disparu dans la forêt. Une fine neige commence à tomber.

Les questions tourbillonnent dans la tête de Roger. Akipatok a un fils... perdu dans l'attaque d'une caravane... Il veut avoir ce fils... Quel âge a-t-il ?... Éric ?... Serait-ce Éric ?

Roger serait plus inquiet s'il savait le drame qui s'est déroulé à sa maison au cours de la nuit...

Coup de filet

Roger Jasmin et les deux policiers, Paul et Henri, demeurent quelques instants sans bouger. Akipatok va s'asseoir près du feu avec ses acolytes. Ils s'apprêtent à manger.

Avec d'infinies précautions, Roger se retourne et fait signe aux autres. Lentement, bien lentement, évitant tout bruit, ils descendent la colline par l'étroit sentier. Cinq minutes plus tard, ils se retrouvent près de la « belle d'autrefois » et du camion.

– Qu'est-ce qu'on fait ? dit Roger à voix basse.

– Courons chercher du renfort à Trifujik, suggère Paul.

– Qu'un seul y aille, suggère Roger.

– Bonne idée ! Je vais y aller avec la Volks de Bonzon, répond Paul.

– Nous, nous resterons ici pour surveiller les environs, conclut l'autre policier.

– Soit !

Paul est parti, aussitôt suivi par les autres.

– Hey ! Paul, attends.

– Quoi ?

– La Volks fera un bruit terrible qui alertera Akipatok et ses hommes. Nous allons la pousser plus loin et, en descendant la côte là-bas, vous démarrerez. Là, vous serez assez loin.

– C'est vrai.

– Juste un instant, dit monsieur Jasmin.

Il part en courant vers le camion, ouvre le capot et fouille quelques minutes dans le moteur puis, sans faire de bruit, referme le capot. Il recommence le même manège avec la « belle d'autrefois ».

– Voilà ! J'ai saboté les deux moteurs, dit-il en revenant auprès des deux policiers qui restaient

plantés comme des piquets sur le bord du chemin, en se demandant à quel jeu s'adonnait Roger.

Puis on marche jusqu'aux deux véhicules.

– Camouflons d'abord ma Jeep.

À trois, ils la poussent derrière une touffe de broussailles. Puis Paul s'installe au volant de la vieille Volkswagen de Gustave Bonzon. Le sol est blanc maintenant et les pneus laissent une double trace sur le chemin. Mais dans quelques minutes rien n'y paraîtra plus car la neige tombe maintenant à gros flocons.

Roger et Henri poussent, poussent et poussent encore, sur une distance d'au moins un kilomètre, puis profitant d'une pente assez raide qu'accuse l'étroit chemin de terre, le conducteur embraille et le moteur démarre, entraînant la vieille Volks cabossée dans une course folle. Roger et Henri, soudainement libérés, s'étalent de tout leur long sur le chemin. En riant, ils se redressent et secouent leurs vêtements.

– Surveillons la région.

Ils font quelques pas en silence. Puis Roger

s'approche de son compagnon pour lui souffler à l'oreille :

– Je ne saurais assez vous conseiller d'ouvrir l'œil. J'ignore ce qui se mijote mais j'ai l'impression que la situation devient particulièrement corsée. Il y a quelques heures à peine, nous ignorions où se trouvait le repaire d'Akipatok ; à présent nous le savons.

– Pourvu que les renforts ne tardent pas.

– Oui, car à nous deux contre cette bande...

Roger, tout en marchant, promène autour de lui des regards inquiets. Le silence et la tranquillité persistent toujours dans le voisinage, troublés seulement par quelques cris d'oiseaux et le ronronnement lointain d'un moteur qui s'éloigne. Henri avise un promontoire rocheux d'où ils pourront surveiller le terrain avoisinant. Ils s'y dissimulent en toute hâte, derrière des sapinages.

– Vous l'avez vu cet Akipatok ? souffle Roger.

– Non, trop de broussailles.

– Pourtant, cette voix...

– Quoi ?

– Cette voix m'est familière.

– Chut !...

Henri le pousse du coude, faisant signe de la tête, dans la direction du camion. Des hommes ! Des Indiens ! En habits de chasseurs. En habits de coureurs des bois. Des hommes qui sortent de la forêt, par l'étroit sentier. Ils s'approchent des véhicules. Quelques minutes. Des gestes brusques ! Des vociférations ! Un homme soulève un capot. Oh ! Désastre ! Malheur ! Catastrophe ! Bras au ciel !

Roger cligne de l'œil en direction de son compagnon.

– Maudite bonne idée que vous avez eue !

Roger tire de sa poche deux fils de distributeurs.

– Sans ça, impossible d'établir le contact du moteur.

– Bravo !

Puis les Indiens, après plusieurs minutes d'hésitation et de vociférations de toutes sortes, se résignent à faire route à pieds. Roger et Henri les regardent s'avancer sur le chemin blanc de neige. Un surveillant reste près des véhicules. Très précautionneux ces Indiens !

Ils passent à quelques pas des deux hommes bien camouflés et qui retiennent leur respiration. Roger aimerait bien jeter un coup d'œil, pour identifier l'homme dont il connaît la voix, Qui est-ce donc ? Où a-t-il entendu cette voix ? Il est hanté par cette question.

Les minutes paraissent interminables aux deux hommes. En vain espèrent-ils un retour offensif de la R.C.M.P. de Trifujik, ce qui permettrait de déjouer les machinations des hommes d'Akipatok.

À maintes reprises, leurs regards se portent vers la vieille bagnole. Le garde s'est assis, face par ici, fusil en main.

– Ah ça ! Que font-ils donc ? Ils en mettent du temps à venir !

Roger commence à s'impatienter. Et à geler aussi.

– Si Paul est parvenu à Trifujik, ils devraient être ici dans une heure, ou moins.

– J'espère que nous tiendrons jusque là.

Une heure passe... Deux heures... Enfin, à peine perceptible, un bruit de moteur sur la route principale.

– Les voilà.

Le ronflement du moteur se rapproche, s'amplifie, puis se tait. Alors Roger saute hors de sa cachette, épaule et vise le gardien de la « belle d'autrefois ». Il tire. L'homme sursaute. Tire à son tour. Plusieurs coups. Puis l'Indien s'écroule, touché par une balle d'Henri qui a visé à son tour.

Les deux hommes pendent leurs jambes à leur cou et, en quelques enjambées, atteignent la Jeep. Le moteur démarre et, à vive allure, sur la chaussée rendue glissante par la mince couche de neige, ils prennent la direction de la route

principale.

– Mais que se passe-t-il donc ? s'exclame Roger après un certain temps.

Henri a un geste vague.

– Où sont les autres ?

Il arrête sa Jeep. On aperçoit au loin un camion de l'armée. Un seul. Un seul camion ? Et des Indiens qui fuient à travers champs. Trois hommes à leur poursuite. Trois... Trois seulement ! Est-ce possible ?

– Ça par exemple !

Roger demeure tout pantois sur son siège. Les événements se succèdent avec tant de rapidité et d'imprévu qu'il ne sait plus que penser.

– Où sont les autres ? ne cesse de se demander Roger.

Puis les hommes, ou plutôt un, après une courte poursuite à travers champ, disparaît derrière un bouquet d'arbustes. Les deux autres font bonne garde, arme en main, au bord de la route. Tous les Indiens affairés au dépannage du camion ont disparu derrière des broussailles ou

courent en direction des collines. Mais la scène est trop lointaine et il est difficile de discerner qui sont les gens qui courent ainsi au hasard.

Roger et Henri restent là, bouche bée, n'en croyant pas leurs yeux. Ils songent alors à se remettre en route quand plusieurs autres surgissent dans le champ. Ils sont évidemment repérés et toute tentative de fuite est inutile. Ils sautent en bas de la Jeep.

Henri, qui se trouve à découvert, épaula sa carabine et tira en direction des nouveaux arrivants. Atteint, l'un d'eux s'effondra en hurlant. Sa chute n'arrêta pas l'élan de ses congénères. Les gens de Beef, sans doute alertés par les coups de feu, arrivent en courant pour prêter main forte à leurs amis Indiens.

– Ah ! Les canailles ! crie Roger. Ça ne se passera pas comme ça !

Des balles sifflent à leurs oreilles. Se courbant, ils s'efforcent d'éviter les projectiles que leur adressent Beef et ses bandits. Mais ils se trouvent encore trop loin pour que leur tir soit précis. Les coups de feu qu'ils multiplient ont plus pour but

d'effrayer les deux occupants de la Jeep, car ils constituent des cibles trop éloignées.

Roger et Henri s'imaginent bien que Paul et le reste de l'équipe de Trifujik ne tarderont pas à intervenir. C'est inimaginable qu'ils n'aient envoyé que trois hommes.

– Ces canailles veulent notre peau, grogne Henri. Il s'agit de trouver un coin bien approprié pour nous retrancher et les tenir en échec le plus longtemps possible.

– Là-haut, suggère Roger.

Au pas de course, tout en longeant la paroi rocheuse de la colline en face d'eux, ils s'accrochent aux rochers puis, exécutant une savante gymnastique, parviennent au sommet d'un gros roc, sur le bord même de la route. Un point de vue exceptionnel.

Quelques balles viennent s'aplatir près d'eux. Beef et ses bandits, devinant leur tactique, s'efforcent de les abattre. Henri est atteint à l'épaule mais Roger réussit à l'attirer et à le placer auprès de lui, derrière le rocher.

– Une simple éraflure, ce n'est pas grave, dit-il.

– Ils ne nous ont pas encore. S'ils veulent notre peau, il leur faudra payer très cher.

Beef et ses acolytes, groupés sur le bord du chemin, s'imaginent tenir leurs adversaires à leur merci et poussent déjà des cris de triomphe. Ils doivent bientôt déchanter. Plusieurs coups de feu partent et en couchent trois d'entre eux. Les autres s'empressent de se dérober au plus vite et de se dissimuler dans les broussailles. Tapis sur leur rempart naturel, Les deux hommes ne perdent pas de vue la plaine qui s'étend devant eux. En dépit de leur position inconfortable et difficile, ils s'agrippent aux anfractuosités du terrain, en se faisant tout petits, carabines en mains, prêts à tirer sur la première silhouette suspecte qui se présentera.

Les bandits, qu'ils soient Blancs ou Indiens, n'éprouvent pas la moindre envie de se faire abattre par leurs deux adversaires, qui ne sont que des apprentis-tireurs, soit dit en passant.

Une détonation claque, partie du rocher.

Atteint, un Indien se dresse pendant quelques secondes, puis retombe lourdement derrière son bosquet. On continue de tirer par intermittence de part et d'autre, sans obtenir de résultat bien appréciable. Juste pour montrer à l'autre qu'on est toujours là.

Étendu sur son rocher, Roger commence à rager. Henri lui souffle :

– Patience ! Chaque minute écoulée augmente nos chances de salut. Vous vous imaginez bien qu'ils ne nous laisseront pas mourir ici. Paul a dû les avertir. Pour le moment, il suffit d'empêcher ces rascals d'approcher trop près de nous.

Leur situation en haut du cap rocheux s'aggrave du fait qu'ils ont utilisé la plupart des cartouches dont ils disposaient. Maintenant, ils n'ont plus que celles contenues dans leurs armes. Après, si le secours tant espéré ne leur arrive pas, ils semblent condamnés à succomber sous le nombre.

– Ça va mal, grommelle Henri.

– Un peu de cœur ! Je suis sûr que nous nous

en tirerons.

Une détonation. Une silhouette s'écoule. Mais d'autres surgissent, au loin dans le champ. Trop loin pour être visées juste. Les bandits s'efforcent d'en finir cette fois. Ils contournent la colline pour surprendre leurs adversaires par derrière. Soudain, des bruits de moteur en provenance de la route se font entendre.

– Hourra ! hurle Henri. Voilà les gars !

Un camion apparaît au carrefour, puis un autre et un autre encore. Trois camions de l'armée avec bâche et sigle de la R.C.M.P. avec des hommes en habits rouges qui sautent sur la route et se lancent à la poursuite des hommes d'Akipatok. Un hélicoptère apparaît dans le ciel. Un haut-parleur dirige les opérations du haut des airs.

– Courez à droite... Allez à gauche... Près de la colline... Derrière ce buisson...

Dès lors, la chance tourne. Les bandits et les Indiens reculent précipitamment pour ne pas être pris entre deux feux, mais déjà les nouveaux venus sont su eux. Éperdu, ne se souciant plus de

ses complices, Beef veut profiter de la confusion que provoque cette vigoureuse intervention des policiers.

– Halte là ! Haut les mains !

C'est Roger Jasmin, debout sur son rocher, qui clame cet ordre. Il tire un coup en l'air, pour attirer l'attention des forces de l'ordre.

En moins de cinq minutes, le combat s'achève en désastre pour les bandits. Roger et Henri, enfin libérés, se joignent à leurs camarades.

Par équipes, on procède à la cueillette des blessés et des morts puis on amène les prisonniers, menottes aux poings. Enfin, tous se retrouvent, policiers et détenus, au carrefour, près des camions de police. L'hélicoptère s'est posé non loin, dans le champ. Mais à ce moment Roger sursaute et reste même quelques instants tout à fait interloqué :

– M... Mais... mais... Comment ?... Toi ?... Maurice ?... Ici... Comment cela se fait-il ?

– Nous étions partis à ta recherche, papa, avec le gendarme Gauthier d'Isurik, après les menaces

d'Akipatok... Mais on a perdu Julie.

– Comment ?... Elle aussi ?

– Oui... Et quand nous sommes arrivés ici, elle a sauté du camion et est partie dans le champ à la poursuite d'un Indien. Toute seule. Elle courait comme une folle... On l'a appelée, mais elle n'a rien compris.

– C'est vrai, précise le gendarme Gauthier.

– Elle a disparu derrière cette touffe de broussailles, là, continue Maurice. On a dû se mettre à l'abri car les Indiens nous tiraient dessus, de derrière la colline. Je redoute un malheur.

– C'était donc ça, le camion que nous avons vu et les trois personnes qui couraient. Les Indiens qui tiraient derrière la colline, eh bien ! c'était moi et mon copain Henri.

– Faut trouver Julie.

Aussitôt mis au courant de la situation, le capitaine Clark désigne une équipe de six hommes ayant pour mission de retrouver la gamine et son agresseur. Puis on procède à

l'inventaire et à l'identification des captifs de la journée. Au total : huit Indiens Assiniboyés : un mort (le gardien de la vieille bagnole), trois blessés et quatre prisonniers sous bonne garde. Au total aussi, cinq Blancs : un mort, trois blessés et un prisonnier.

– Good work, boys ! conclut le capitaine Clark en serrant la main à tous ses hommes et à monsieur Jasmin.

– Bonne journée ! ajoute son adjoint.

– Voici la liste des Blancs capturés, dit le policier prénommé Paul.

– Les Indiens... huit en tout. Mais c'est difficile de les identifier. Ils ne sont pas bavards.

– Ils étaient plus nombreux que ça.

– Dix ou douze au moins.

– Et Akipatok ? Vous l'avez ?

– Non. C'est un de ceux qui nous manque.

– Maudit de maudit !

– Encore au large.

– On l'aura un jour.

– Son groupe est pas mal désorganisé.

– Oui.

– Il me semble pourtant que cette voix m’est familière...

Les aveux qu’on fait certains de ces forbans inquiètent Roger Jasmin. De plus, Maurice lui raconte en détail l’incident de la nuit dernière à la maison. Il est donc évident maintenant que l’enfant dont a parlé Akipatok est bien le petit Éric. Il fait part de ses craintes au gendarme prénommé Paul qui a, lui aussi, surpris la conversation derrière la colline. Celui-ci lui confie :

– C’est bien ce qu’il disait. Mais moi, je l’ai vu Akipatok.

– De quoi a-t-il l’air ?

– Akipatok est un Blanc, vêtu à la façon des trappeurs.

– Hein ?

– J’en suis sûr.

– Ah ! Ça par exemple !

– Justement, le voilà qui vient, je crois.

En effet, une troupe vient d'apparaître dans le champ voisin. Bien qu'ils soient encore loin, il est facile de distinguer les habits rouges des policiers et les costumes plus pâles des autres.

– C'est Julie ! crie Maurice en sautant de joie. C'est Julie !...

– Et l'autre, c'est Akipatok. Je reconnais son costume et son casque à deux queues, affirme Paul.

Le visage de Maurice devient aussi blanc que la neige qui recouvre le sol. Il tourne vers son père des yeux suppliants et pleins de stupéfaction.

– M... mais... mais... c'est... Eddy ! C'est mon ami Eddy !...

Il ne peut s'empêcher de verser de grosses larmes qui coulent sur ses joues rougies par le froid.

Épilogue

Non, Maurice ne peut retenir ses larmes. Il part en courant se réfugier dans la Jeep de son père. Et il pleure.

Il pleure parce qu'on arrête son ami Eddy le Grand Flanc mou, qui lui a sauvé la vie, qui lui a raconté de si belles histoires, qui lui a promis de lui apprendre à chasser. Son grand ami Eddy. Il se refuse d'admettre qu'il soit un criminel, un forban, un lâche qui faisait porter au compte des Indiens ses propres forfaits. Lui, le responsable du massacre de la caravane de Guillaume Longpré, lui, le chasseur de petites bêtes à quatre pattes, lui, si doux et si compréhensif !

Impossible ! Il y a sûrement erreur. Il ne peut être cet Akipatok si redoutable, maudit de tous.

Pleure, pleure, pleure donc, petit gars. C'est vraiment terrible ce qui t'arrive aujourd'hui !

Table

I.	Direction : Grand Nord	6
II.	Un survivant.....	24
III.	R.C.M.P.	38
IV.	Le but du voyage.....	55
V.	Un ami pour Maurice	67
VI.	Kidnapping.....	81
VII.	En fort mauvaise posture	98
VIII.	À la recherche du disparu	116
IX.	Derrière les collines	137
X.	Coup de filet.....	156

Cet ouvrage est le 1^{er} publié
dans la collection *Littérature jeunesse*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.